N° 199 6 AOUT 1949 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

« BONNES VACANCES, MONSIEUR LE PRÉSIDENT ! »

Pour vaincre l'opposition de l'assemblée à l'initiative de M. Daniel Mayer (prime de vacances aux employés de la Sécurité sociale), le président du Conseil a dû fournir de rudes efforts. Grâce à lui le cabinet a franchi le cap, et les derniers scrutins ont marqué un regroupement de la majorité. Aussi M. Queuille, accompagné de M. Marcellin, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, a-t-il pu partir rasséréné pour sa petite ville de Neuvic. Phot. *France-Illustration* (R. Boulet).

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an...	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an...	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75		295,80	300,50	364,45
	Un an...	463,50	escudos	591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA SUISSE MERIDIONALE

PAYS RADIEUX - SÉJOUR MERVEILLEUX

TESSIN

Pays qui chante la joie de vivre et l'allégresse des vacances !... Terre idyllique où le soleil du Midi fait mûrir la vigne et fleurir l'oranger... où la brise légère berce les palmiers... Paysages charmants égayés de lacs d'azur, de vertes forêts et de pittoresques villages...
Casino, Golf, Tennis, Yachting, Plages, Funiculaires, Excursions en cars et en bateaux.

LUGANO sur les bords du lac de Lugano.
LOCARNO sur les bords du lac Majeur.

Renseignements et prospectus auprès des offices du tourisme de Lugano, Locarno, et de l'Office National Suisse du Tourisme, Paris (2e), 37, boulevard des Capucines.

IVA-ZURICH

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

CROISIÈRE EN BATEAU-MOUCHE

— As-tu admiré les rives de la Seine ?

— Non, il faisait trop chaud !... Je m'étais assoupi comme tous les voyageurs...

— Diable !... C'était peut-être un « bateau-mouche-tsé-tsé » !

MOTS DE MER

— Cette baigneuse qui fait « la planche » est outrageusement maquillée !...

— Oui, on peut dire qu'il y a du « peint » sur la planche !

RIEN A FAIRE

— Non, mon vieux, avec moi ça prend pas ce genre de publicité !... J'aime pas qu'on veuille m'influencer !...

SAUVETAGE

— Il paraît que c'est un fou échappé de l'asile qui s'est jeté à la mer pour sauver le percepteur.

— Fichtre !... C'est un fou dangereux !...

FANTOMES EN VACANCES

Le Fantome Eugène. — C'est ici que nous sommes tombés dans le précipice. Si nous allions voir nos squelettes, ce serait rigolo !...

Sa Femme. — Non, je t'en prie, Eugène, pas de plaisanterie macabre !...

CINQUIÈME ANNÉE

NUMÉRO 199

6 AOUT 1949

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

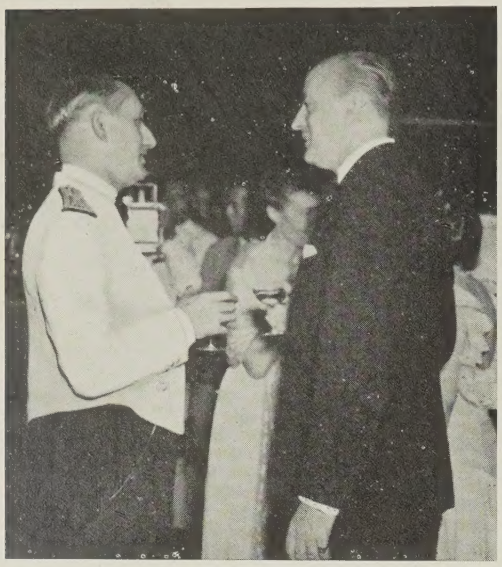
GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LA RATIFICATION DU PACTE ATLANTIQUE

L'Assemblée nationale vient d'approuver par 395 voix contre 189 le Pacte de l'Atlantique. Le Congrès américain l'avait précédée dans cette voie. Voici le président Truman apposant sa signature sur le document historique qui engage les Etats-Unis. Phot. *N. Y. Times.*

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE



A HONG-KONG le consul de France, M. Jobez, s'entretient avec le gouverneur, sir Alexander Grantham, au cours de la réception donnée à l'occasion du 14 juillet. Un toast fut porté à M. Vincent Auriol.

A LONDRES le prince Bernhard des Pays-Bas, montant Véronique, a remporté la septième épreuve du grand concours international hippique, auquel assistaient la reine Juliana et deux de ses filles.

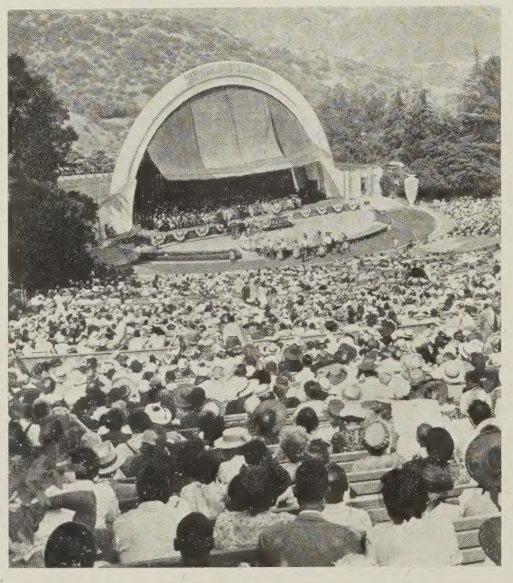
A PARIS les midinettes, qui réclament de leurs employeurs, les grands couturiers, une augmentation de salaires, ont parcouru les rues promenant une pancarte où étaient inscrites leurs revendications.

A DJOGJAKARTA le docteur Soekarno, président de la République indonésienne, a repris son poste après que les troupes néerlandaises, conformément aux accords conclus, eurent évacué la capitale.

A BUCKINGHAM LL. MM. le roi George et la reine Elizabeth ainsi que la reine Mary et les autres membres de la famille royale ont assisté dans le parc de leur résidence à une très brillante garden-party.

A CASABLANCA, lors du passage du navire-école *Jeanne-d'Arc*, le commandant Beaussant, accompagné du général Juin, a reçu à bord S. M. le sultan du Maroc, qui a retrouvé son fils monté à Tunis.

A MALTE le *Georgic*, transportant en Chine des troupes britanniques destinées à renforcer la garnison de la place forte de Hong-Kong, a fait une courte escale dans le port de La Valette.



A HOLLYWOOD une foule de « colored men » se pressait à des cérémonies en l'honneur du docteur Bunche, lui-même homme de couleur, qui a mené à bien la mission qui lui avait été confiée en Palestine.

A SOUTHAMPTON le nouveau paquebot argentin *Presidente-Perón* a pris le départ pour son voyage d'essai qui devait le conduire à Buenos Aires. Il doit assurer la liaison régulière Argentine-Angleterre.

LE DESTIN DE L'EUROPE

PAR ÉDOUARD HERRIOT,
PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Le 10 août vont s'ouvrir à Strasbourg les séances du Conseil et de l'Assemblée de l'Europe. Ce sera, bien que l'on abuse parfois de l'expression, une date historique. Une commission préparatoire, en vingt-cinq séances, a élaboré le programme des travaux. Cinq nations ont pris l'initiative du mouvement qui a conduit au résultat actuel : France, Grande-Bretagne, Belgique, Pays-Bas, Luxembourg. Cinq autres nations se sont associées à leur démarche : Italie, Irlande, Suède, Norvège, Danemark. Il a fallu réduire certaines difficultés comme celles qui opposaient la France et la Grande-Bretagne sur le rôle de l'Assemblée. Aujourd'hui tout est prêt, au moins dans la forme.

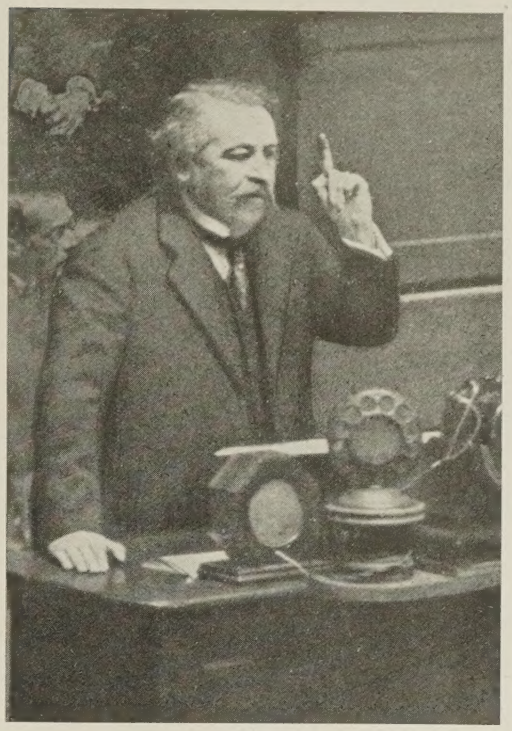
LE PROJET ACTUEL A DES PRÉCÉDENTS TRÈS ANCIENS

L'idée qui se réalise ainsi est ancienne. Il ne faut d'ailleurs pas abuser des rapprochements. On cite souvent, par exemple, le *Grand Dessein* de Sully. Il est exact que le célèbre Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de Sully, expose dans ses *Economies royales* tout un curieux projet qui a donné lieu entre érudits aux controverses les plus vives. On trouve la première allusion à ce dessein dans une lettre que Rosny aurait écrite au roi en 1593. Le ministre demande à son souverain « de faire et former une bonne union, alliance et confédération entre tous les potentats qui hayent ou appréhendent la domination d'Espagne et Autriche ». Mais, commenté par les instructions secrètes, le Grand Dessein était une entreprise guerrière, comme l'a démontré l'historien Ch. Pfister. Voltaire, que l'on oublie de citer, a proposé plus nettement d'organiser l'Europe, cette « grande foire » où l'on trouve de tout, des corps de garde, des fripons, des mendiants et des marionnettes. Son pacifisme s'exprime dans l'article *Guerre* du *Dictionnaire philosophique*.

Si l'on veut trouver un terme exact de comparaison avec le projet actuel, il faut s'adresser à Jacques Necker et aux derniers chapitres de l'ouvrage sur l'*Administration des Finances de la France*, publié en 1784 et consacré à l'examen du problème de la paix. Necker y combat, comme génératrice de conflits, la théorie de l'*équilibre des puissances*. Ce grand esprit pressent les conséquences économiques des guerres modernes, destinées à ruiner le vainqueur aussi bien que le vaincu ; il a montré le rôle dangereux des rivalités commerciales. « Avez-vous balancé, écrit-il, avec les avantages que vous attendez de la guerre, le dommage que pourra porter au commerce la hausse de l'intérêt par la multiplication des emprunts du gouvernement et le renchérissement de l'industrie par l'accroissement des impôts ? » Voilà des pensées vraiment modernes, des paroles vraiment prophétiques. Ce que veut Necker, c'est la diminution des droits excessifs, l'accroissement de l'exportation, la suppression des douanes intérieures. « Faire la guerre, écrit-il, c'est semer dix grains pour en récolter un. »

BRIAND DÉJA AVAIT VOULU SAUVER L'EUROPE APPAUVRIE

Mais le véritable initiateur de l'institution actuelle, c'est le doux et sage Aristide Briand. Le 5 septembre 1929 il prononçait à Genève, devant la Société des Nations, un discours où il réclamait la mise en ordre économique de l'Europe afin d'obtenir sa stabilité. Le plus remarquable de cette intervention, c'est qu'elle établit la nécessité d'une solution non seulement technique mais politique. « Si les gouvernements, disait-il, laissaient le problème sur le plan technique ils verraient devant eux tous les intérêts particuliers se dresser, se coaliser, s'opposer. Il n'y aurait pas de solution générale. » Il réclamait donc entre les peuples d'Europe la création d'une sorte de lien fédéral, « la possibilité d'entrer en contact, de discuter de leurs intérêts communs, de prendre des résolutions communes ». Vingt-sept Etats européens accueillaient l'initiative du premier ministre français et s'engageaient à se saisir du problème tandis que Briand se chargeait de rédiger un mémoire en vue de la onzième assemblée de la Société des Nations. Notre cher ami Benès confirmait et développait le programme de son collègue.



ARISTIDE BRIAND, VÉRITABLE INITIATEUR DU CONSEIL ET DE L'ASSEMBLÉE DE L'EUROPE.

Le grand mérite de Briand c'est d'avoir compris, à cette date de 1929, la profonde transformation qui s'était opérée depuis la première guerre mondiale dans le destin de l'Europe et c'est cela que doivent comprendre à leur tour ceux qui veulent saisir l'intérêt dramatique de la réunion de Strasbourg. Non seulement cette guerre avait terriblement appauvri en hommes des pays comme la France, mais elle les avait ruinés. Alors que nous subissions encore les conséquences financières de la guerre de 1870, elle avait fait de nations créancières des nations débitrices, et la France, en particulier, se trouvait déjà encerclée par des peuples qui s'organisaient pour la vie et la lutte industrielles. La prophétie de Necker se réalisait. L'Europe cessait d'être le centre de gravité du monde.

Déjà, en 1920, un professeur de géographie à la Sorbonne, mon camarade d'Ecole normale, Albert Demangeon, publiait sous le titre : *le Déclin de l'Europe*, un livre courageux où, sur des données uniquement scientifiques, il démontrait la décadence de l'Europe. En 1918 les importations de la Grande-Bretagne dépassaient de 550 millions de livres sterling celles de 1913 ; les exportations étaient inférieures de 105 millions de livres sterling aux exportations de 1913 ; pour cette année 1918, l'excès des importations s'élevait à 790 millions de livres sterling, soit six fois plus qu'en 1913. Pour la France, le déséquilibre se marquait d'une manière plus brutale encore. Pour 1918, l'excédent des importations dépassait 15 millions de francs, chiffre considérable pour l'époque. Chaque année de guerre avait détruit à peu près les économies de quatre années normales. Le bilan du premier conflit mondial s'établissait par des chiffres de dettes formidables. C'était, suivant l'expression d'Albert Demangeon, « une gigantesque catastrophe matérielle ».

LE DÉSÉQUILIBRE ACTUEL DES ÉCHANGES COMMERCIAUX COMPROMET LA VIE DE L'EUROPE

Fait remarquable : c'est un homme de lettres, un écrivain, un poète, Paul Valéry, qui a le mieux signalé et commenté ce fait immense inaperçu des masses. Il faut lire dans le volume de ses *Regards sur le monde actuel* sa note, datée de 1927, *sur la grandeur et la décadence de l'Europe*. « L'Europe — écrit-il — avait en soi de quoi se soumettre, et régir, et ordonner à ses fins européennes le reste du monde. Elle avait des moyens invincibles et les hommes qui les avaient créés. Fort au-dessous de ceux-ci étaient ceux qui disposaient d'elle. Ils étaient nourris du passé ; ils n'ont su faire que du passé. L'occasion aussi est passée. Son histoire et ses traditions politiques ; ses querelles de villages, de clochers et de boutiques ; ses jalousies et rancunes de voisins et, en somme, le manque de vues, le petit esprit hérité de l'époque où elle était aussi ignorante et non plus puissante que les autres régions du globe ont fait perdre à l'Europe cette immense occasion dont elle ne s'est même pas doutée en temps utile qu'elle existât. » Et, en conclusion, cette phrase étonnante : « L'Europe aspire visiblement à être gouvernée par une commission américaine. Toute sa politique s'y dirige. »

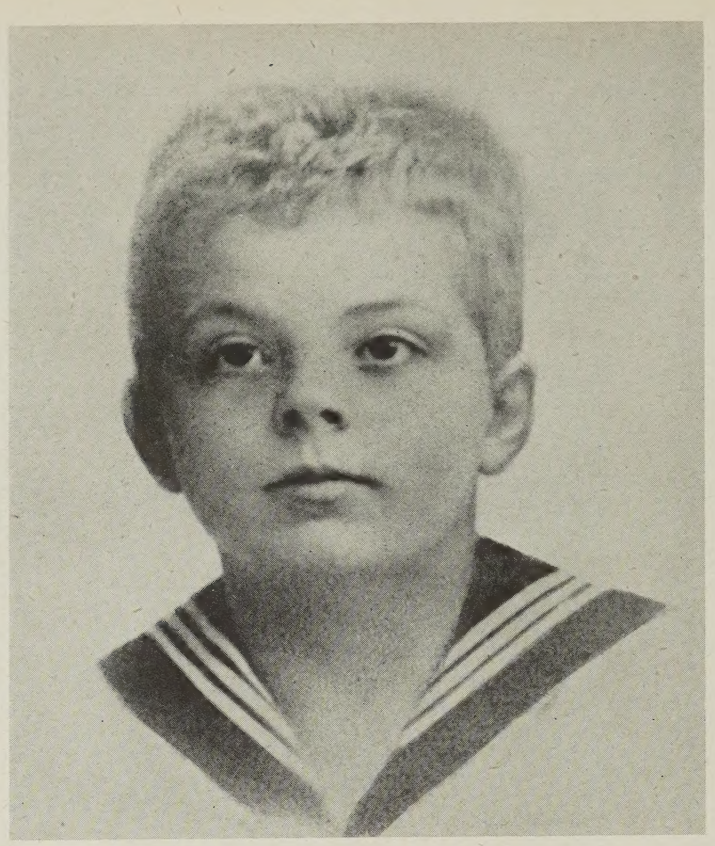
Comme on pouvait le craindre, cette situation dramatique n'a fait que s'aggraver par suite de la seconde guerre mondiale, de cette guerre que nous avons faite à crédit. Les chiffres des échanges entre les Etats-Unis et l'Europe s'expriment en dollars qui ne sont pas exactement comparables puisque, depuis 1938, les Etats-Unis ont subi une dévaluation à la suite de la grave crise économique de 1929, plus une augmentation considérable du prix des marchandises, comme conséquence de la guerre. Les chiffres sont cependant intéressants parce qu'ils marquent le déséquilibre des échanges commerciaux. Les ventes européennes aux Etats-Unis se montèrent pour la moyenne des années 1926-1930 à 1.200 milliards de dollars, en 1938 à 600 milliards de dollars, en 1948 à 1.100 milliards de dollars. Les achats européens aux Etats-Unis pour les mêmes périodes représentent 2.200 milliards de dollars, 1.300 milliards de dollars, et, pour 1948, 4.600 millions de dollars. Avant la guerre l'Europe était en mesure de combler ses déficits commerciaux par d'autres ressources que ses exportations vers les Etats-Unis. Aujourd'hui elle ne le peut plus.

L'ASSEMBLÉE DE STRASBOURG DOIT DÉCIDER DU SORT DE L'EUROPE

On voit à quel point il est urgent pour l'Europe de réagir, de s'organiser, d'augmenter sa production, de régler son commerce extérieur. Nous ne vivons présentement que grâce au plan Marshall, dont l'échéance est limitée. Certes, la constitution du Conseil et de l'Assemblée de l'Europe ne résoudra pas toute la difficulté. Reste le problème russe. Nul plus que moi (je pense l'avoir prouvé) ne désire des relations de travail avec l'Union soviétique. Mais si elle s'y refuse que faire ? Reste le problème allemand. Comment le résoudre. C'est à l'Allemagne elle-même, selon moi, de dire si elle veut collaborer pacifiquement à la création d'une Europe libérale ou si elle entend maintenir son idéologie de la force.

La réunion de Strasbourg n'est qu'un commencement, mais c'est un commencement.

Le problème qui y sera débattu est pour l'Europe un problème de vie ou de mort.



SAINT-EXUPÉRY QUAND IL HABITAIT SAINT-MAURICE-DE-REMENS.

SAINT-EXUPERY HÉROS DE LÉGENDE

par RENÉ DELANGE

31 juillet 1944, 6 heures du matin. Sur le terrain d'aviation de Borgo, en Corse, une équipe de mécaniciens s'affaire autour du Lightning 223, sous la direction de l'adjudant Roussel. A 7 heures le commandant Antoine de Saint-Exupéry, accompagné du capitaine Leleu, un de ses jeunes camarades, sort de la villa qu'habitent au bord de la mer les pilotes français et se rend au bureau des opérations. Là il prend connaissance des derniers renseignements et prévisions météorologiques (temps très beau, ciel sans nuages) et consulte les bulletins d'informations de nuit. Une jeep conduit Saint-Exupéry à la piste de départ, où l'accueille son chef d'escadrille, le capitaine Gavoille, qui l'aide à vêtir sa combinaison, à mettre ses bottes, à coiffer son casque et à s'installer à bord. A son tour le pilote s'assure que tout est en ordre de marche et lit avec soin les indications qui s'inscrivent sur les cadrans du tableau de bord. Le contrôle de la pression d'huile, de la température et des jauges de réservoirs terminé, la provision d'oxygène étant abondante, Saint-Exupéry, dont le visage, au poste de pilotage, dépouillait son apparence terrestre pour se charger d'une espèce de vertu surnaturelle, lance ses moteurs dans un fracas de tonnerre. Il est 8 h. 25, Gavoille ferme le cockpit et saute à terre. L'avion, pleins gaz, vibre et gronde. Les cales sont enlevées. Un geste de la main aux camarades — il est 8 h. 30 — et le Lightning, décollant rapidement, disparaît derrière les montagnes qui bordent la même plaine côtière.

On le suit par le radar jusqu'au rivage de la Méditerranée, qu'il aborde non loin d'Hyères.

A partir de 12 h. 30, l'un après l'autre, pilotes et mécaniciens retournent au terrain : l'atterrissage du retour est prévu pour 13 heures. Les minutes s'écoulent à la fois lentes et rapides. 13 h. 30, 14 heures, rien. Aucun message, aucun appel, le centre de contrôle américain n'a pas été alerté. 14 h. 30, toujours rien. Plus d'espoir : l'avion n'avait d'essence que pour six heures.

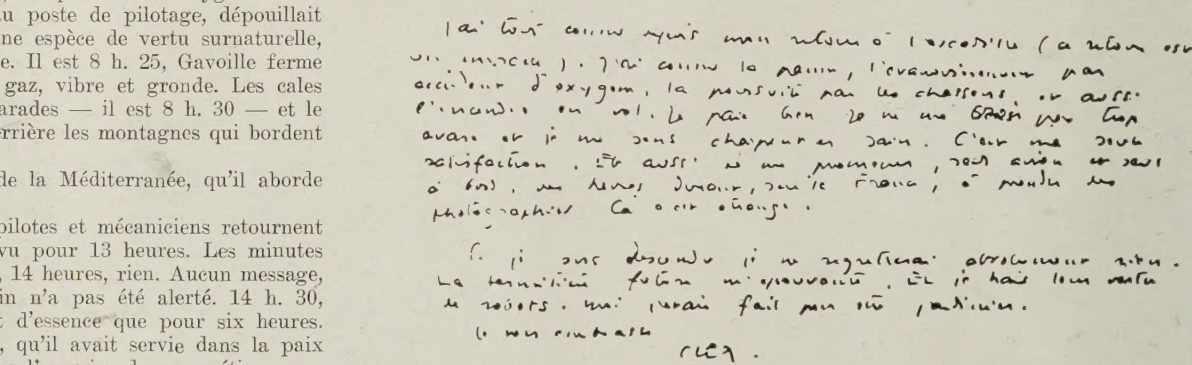
Saint-Exupéry était mort pour la France, qu'il avait servie dans la paix comme dans la guerre par son œuvre et dans l'exercice de son métier.

« On meurt pour une maison, non pour des objets ou des murs, avait-il écrit. On meurt pour une cathédrale, non pour des pierres. On meurt pour un peuple, non pour une foule. On meurt par amour de l'homme, s'il est la clef de voûte d'une communauté. On meurt pour cela seul dont on peut vivre. »

Haut de taille (il mesurait 1 m. 84), large d'épaules, à la fois massif et souple, le visage rond et mobile, le nez retroussé (écolier, ses camarades l'appelaient Pique-la-lune), le Tout-Saint-Germain-des-Prés d'avant 1940 le connaissait bien. Non pas que Saint-Exupéry fût gendelettre. Il ne hantait pas les cénacles, avait en horreur les chapelles et fuyait générales et vernissages. C'était parce qu'ils étaient ses amis qu'il rencontrait régulièrement les écrivains Jean Prévost, Pierre Bost, André Beucler. S'il rendait souvent visite à Gide, arrivait chez Léon Werth à toute heure de jour et de nuit ou « prenait des pots » avec Léon-Paul Fargue, c'est parce que ces aînés lui témoignaient une profonde amitié. Il avait le plus adorable sourire que pût avoir un homme. A la fois enfantin et grave, doux et discret. Il laisse de longues années de blessures au cœur de ceux qui ne l'ont même qu'approché. Une soirée passée en sa compagnie était toujours un événement. A son contact on s'emplissait d'idées nouvelles. Il conduisait la conversation comme il conduisait son avion, en force et en souplesse...

Saint-Exupéry laisse une œuvre immortelle : *Courrier Sud, Vol de nuit, Terre des Hommes, Pilote de guerre, le Petit Prince, la Lettre à un otage* et la gangue de *Citadelle*. Machine à penser toujours sous pression, il fut un inventeur étonnant, et ses recherches concernant la navigation aérienne et l'aérodynamique ont déconcerté les savants par l'imagination créatrice dont elles témoignaient.

« Mais, nous dit le général d'aviation Gelée, ceux qui ne l'ont connu que de loin peuvent voir en lui tout ce qu'ils voudront : poète, moraliste, savant



UNE DES DERNIÈRES LETTRES ÉCRITES PAR SAINT-EXUPÉRY AVANT SA MORT.

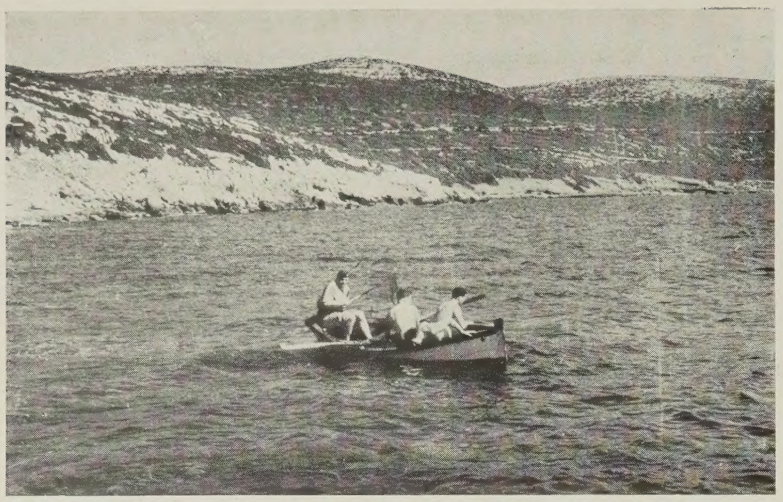
et magicien. Nous, nous savons qu'il était essentiellement aviateur, homme de l'air. Non pour la gloriole, non comme une raison sociale qu'on exploite, mais par vocation, par passion. Son originalité, il la doit à son existence, à son métier, dont il a vécu la période héroïque. »

Ses œuvres, en effet, sont celles d'un être exceptionnel qui fut aux prises avec le vent, les nuages, la montagne, avec les éléments et leur courroux. Elles sont mêlées à toute sa vie, et sa vie et son œuvre ont engagé sa mort.

Antoine-Jean-Baptiste-Marie-Roger de Saint-Exupéry est né le 29 juin 1900 à Lyon. Il vécut une enfance émerveillée à Saint-Maurice-de-Remens avec ses trois sœurs et son frère, dessinant des projets de moteur sur son cahier de poésie, dans le grenier du vieux château.

Ses études achevées, ayant échoué au concours de l'Ecole navale, il fait son service militaire dans l'aviation. En 1923 il est victime d'un terrible

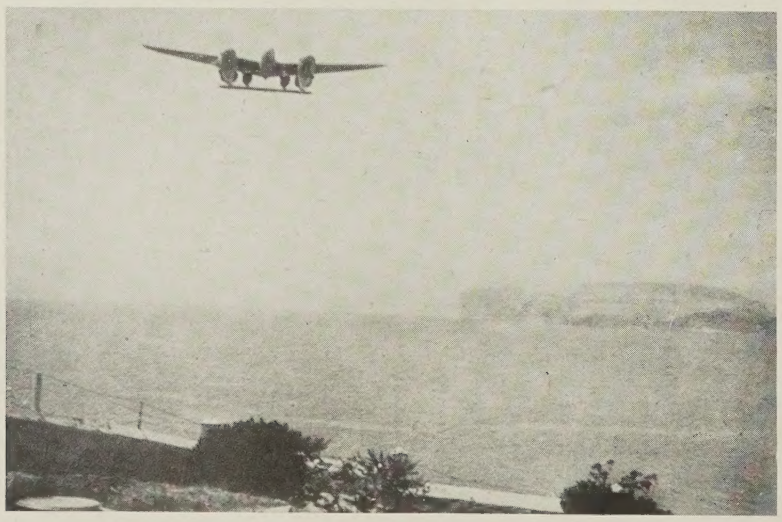
C'ÉTAIT LE 30 JUIN 1944
QUE SAINT-EXUPÉRY AVAIT
EU QUARANTE-QUATRE ANS.



SAINT-EXUPÉRY PÊCHE A LA DYNAMITE PRÈS D'ALGHERO (SARDAIGNE).

LE CÉLÈBRE AVIATEUR ÉTUDIE LE SECTEUR AU-DESSUS DUQUEL IL ÉVOLUERA.

SAINT-EX A OFFERT UN MÉCHOUI ; A SA GAUCHE, LE CAPITAINE GAVOILLE.



LA DERNIÈRE FOIS QU'IL REVINT A LA BASE DE BORGO, EN CORSE.

accident d'avion au Bourget... son premier accident ! On le sortit de l'appareil avec plusieurs fractures du crâne. Sa constitution robuste lui permit de se rétablir rapidement. Aussitôt guéri il remonta en avion. Le temps était détestable, la visibilité mauvaise. Il volait en rase-mottes au-dessus du Beauvaisis, dans la pluie, dans la crasse, sautant à la dernière minute par-dessus les obstacles. Ainsi domptait-il sa carcasse en la soumettant à une épreuve périlleuse dans un ciel où les arbres étaient des pièges et les collines des ennemies.

Démobilisé comme sous-lieutenant de réserve, il regagne Paris et se trouve sans situation. Il devient contrôleur de fabrication dans un comptoir de tuilerie : il n'est pas un très bon contrôleur. Puis représentant des camions Saurer pour la Creuse : il n'est pas un très bon représentant. Au début du printemps de 1925 il entre à la Compagnie aérienne française pour donner des baptêmes de l'air. Enfin en 1926 M. de Massimi, directeur des lignes aériennes Latécoère, le présente à Didier Daurat, le Rivière de *Vol de nuit*, qui l'engage comme pilote aux côtés des Mermoz, Guillaumet, Dubourdieu, Reine, Etienne, Antoine, etc. Alors Saint-Exupéry défriche le ciel du désert sur la ligne Casablanca-Dakar. Chef d'aéroport à Cap-Juby, ses exploits sont demeurés légendaires sur la ligne. A vingt-neuf ans la Légion d'honneur lui est décernée au titre de l'aéronautique civile avec une brillante citation :

« ... Par son zèle, par son dévouement, par son noble désintéressement, n'hésitant pas à subir les rigueurs du désert, *ni à mettre chaque jour sa vie en péril*, a grandement servi la cause de l'aéronautique française et largement contribué à l'essor de notre aviation commerciale, facilitant en particulier le développement de la ligne Toulouse-Casablanca-Dakar. »

En octobre 1929 Saint-Exupéry assume à Buenos-Aires la direction de l'Aeroposta Argentina, filiale de l'Aéropostale, explore un ciel neuf et étend la ligne de Patagonie, de Commodora Rivadavia jusqu'au détroit de Magellan, dans une immense région que l'on appelle « le pays des pierres qui volent ». De congé en France en 1931, apprenant le départ de Daurat de l'Aéropostale, il se solidarise avec le chef qui avait trié ses pilotes et ses mécaniciens au crible du courage et de l'émulation et quitte la compagnie aérienne.

De lourdes difficultés matérielles le harcèlent qui dureront des années. Il entreprend en décembre 1935 d'établir le record Paris-Saïgon, tombe en pleine nuit dans le désert de Cyrénaïque, où avec son mécanicien Prévost il vécut pendant trois jours jusqu'à la minute miraculeuse où un Bédouin les recueillit, épuisés, alors qu'à bout de forces ils ne pouvaient plus parcourir deux cents mètres sans s'arrêter. Au début de l'année 1938 il tente de relier New-York à la Terre de Feu, mais son Simoun s'écrase sur le terrain de Guatemala. Saint-Exupéry est grièvement blessé.

Peu après son retour en France l'Académie française lui décernait le Grand Prix du roman.

Quand la guerre de 1939 éclate, mobilisé à Toulouse, il multiplie ses instances pour aller au front et est affecté le 3 novembre au groupe 2/33, l'un des trois groupes de grande reconnaissance directement attachés au commandement en chef. Et le voilà comme un jeune pilote à ses premières heures de vol. Il est volontaire pour toutes les reconnaissances.

Quand à partir du 10 mai se déclenche l'offensive allemande les équipages du 2/33 exécutent mission sur mission, de jour et de nuit. Au fur et à mesure que l'incendie gagne le nord de la France les deux escadrilles fondent comme cire et refluent vers de nouveaux camps. Dix-sept équipages sur vingt-trois sont abattus : les six qui demeurent redoublent d'héroïsme.

Un soir du début de juin au Bourget, après une dure reconnaissance, il retrouve ses camarades de guerre. Tous sont harassés, mais aucun ne va se coucher. La conversation traîne.

« Après la guerre... », dit Saint-Exupéry.

Le lieutenant Gavoille, dont il aime la belle substance terrienne, l'interrompt avec brusquerie :

« Vous n'avez tout de même pas la prétention de revenir vivant de cette guerre, mon capitaine !

— Vous avez raison », lui répond Saint-Exupéry.

C'est ce même Gavoille qui sera son chef d'escadrille quand après mille démarches il parviendra à reprendre sa place au combat, en mai 1944. Cette escadrille, basée à Alghero, en Sardaigne, puis à Borgo, en Corse, est équipée de Lightning, avions bifuselages, qui comme chasseurs et comme photographes venaient de remporter des succès éclatants dans la guerre du Pacifique. Volant isolés, sans armes et à très haute altitude, pouvant atteindre en pointe la vitesse de 800 kilomètres-heure, ils étaient destinés à la reconnaissance photo à longue distance. Les pilotes qui les conduisaient n'avaient pas dépassé trente ans. Saint-Exupéry, dans quelques semaines, en aura quarante-quatre. Tout de suite il réclame un tour de faveur dans le départ des missions et demande qu'on lui réserve celles au-dessus de la région d'Annecy. C'est le 6 juin qu'il effectue sa première reconnaissance. En quelques semaines il en effectue huit, certaines au milieu des pires dangers.

Il écrit à Pierre Dalloz cette lettre bouleversante :

« J'ai tout connu depuis mon retour à l'escadrille. (Ce retour est un miracle.) J'ai connu la panne, l'évanouissement par accident d'oxygène, la poursuite par les chasseurs et aussi l'incendie en vol. Je paie bien. Je ne me crois pas trop avare et je me sens charpentier sain. C'est ma seule satisfaction. Et aussi de me promener, seul avion et seul à bord, des heures durant, sur la France, à prendre des photographies. Ça c'est étrange.

» Si je suis descendu, je ne regretterai absolument rien. La termitière future m'épouvante et je hais leur vertu de robots. Moi, j'étais fait pour être jardinier. »

Le 24 juillet Saint-Exupéry se rend à Tunis pour assister au baptême de son filleul, le fils du capitaine Gavoille. Il est descendu chez ses amis Pénicaut. Pénicaut, un ancien du groupe 2/33 pendant la guerre de 1940, lit sur son visage une extrême lassitude, lui dit de se retirer du combat et qu'il avait assez donné l'exemple aux jeunes, qui se disputeraient à l'envie son Lightning :

« Non, mon vieux, lui répond Saint-Exupéry. Je veux continuer jusqu'au bout pour avoir le droit de parler... après ! »

Depuis quelques mois, sans connaître le lieu exact de son naufrage sans épaves, on sait qu'il a été abattu non loin des côtes de Corse, sur le chemin du retour, par un Focke-Wulf basé à Istres et qui patrouillait avec un Messerschmitt.

C'était sa neuvième reconnaissance depuis son retour au combat...

31 juillet 1944-31 juillet 1949 : déjà cinq ans qu'a disparu un des plus grands hommes de ce siècle, dont la vie de croisé et de poète est entrée dans la légende de la France.

CROISIÈRE AUX POINTS STRATÉGIQUES

HONG-KONG ★ CHANGHAÏ ★ JAPON

Le 1er mai 1949 notre cargo se faufilait entre des embarras d'autres cargos, les destroyers de Sa Majesté, les « stars » pour régates, les jonques de haute mer bien assises sur leur large derrière, caravelles de la Renaissance à peine enchinoisées d'une voile violette, les minces maisons flottantes où grouille la marmaille céleste et les ferry-boats qui, pour vingt cents, relient au continent asiatique le rocher de Hong-Kong.

Vers « le pic », en général encapuchonné de brouillard, grimpent en escalier des rues étranglées. Aux façades hérissées de perches, où sèche le linge, pendent jusqu'à hauteur d'homme les oriflammes du commerce bariolés de caractères chinois. Les étalages regorgent d'objets hétéroclites. On voyait dans ce paradis de l'accumulation des brocarts, des nappes de ramie, les fruits des cinq parties du monde et des paniers de crabes bleus. Hong-Kong est un impossible cocktail de chinoiseries et de vieilles choses typiquement anglaises : des banques de béton, des femmes à la fois osseuses et diaphanes, des gazons et des tramways à impériale. Les chaises à porteurs cahotant à la montée, croisant à angle droit les petites autos britanniques qui roulent à la queue leu leu dans les deux seules artères horizontales de la cité. Mais pour combien de temps le territoire restera-t-il, alors que les communistes de Mao Tse Toung foncent vers le sud et que s'exaspère la xénophobie du peuple jaune, roc de fortune ? Pour combien de temps, dans une Asie sens dessus dessous, restera-t-il îlot de bonheur et *Crown Colony* ?

Une canonnade assourdie nous annonça que nous approchions de Changhaï. Sur la rive nord du Wang Poo, que nous remontions, des blindés échelonnés tous les 100 mètres environ protégeaient la déroute des soldats de Tchiang Kai Chek. Ceux-ci s'embarquaient sur des jonques de toutes les grandeurs à destination de la Chine du Sud. Bêtes de somme, femmes, voitures américaines s'entassaient avec eux sur les ponts de bois.

A terre des mendiants, exploitant tel un fonds de commerce leurs plaies spectaculaires, nous prenaient en chasse.

Sur un trottoir de Nanking Road la police traquait les camelots sans patente. Les agents se bornaient à s'emparer d'une partie de la marchandise et le camelot pincé transportait son éventaire en arrière de la rafle. Dans l'ancienne concession française, où l'Université Aurore maintient superbement notre prestige culturel, dans la cité chinoise avec sa maison de thé émergeant d'une eau glauque, ses ponts arqués sur les canaux, sa crasse et ses lanternes de papier rouge, l'animation confinait à la fièvre. Cependant au fond d'une pagode retirée nous découvrîmes, figés sous leurs bandages, des blessés. Nous les primes d'abord pour des mannequins tant leurs poses étaient marmoréennes. Le musée Grévin des éclopés. Mais bientôt des convalescents nous entourèrent. Sous les casquettes aplaties ils avaient les faces apathiques de ceux qui, demain, feront dans l'autre camp le même métier, des joues d'un carmin irréel et l'énigme de leurs yeux bridés.

Quelques jours plus tard nous prenions l'un des derniers bateaux étrangers à quitter Changhaï avant sa chute.

Ce fut un panache de fumée au-dessus d'un volcan qui nous avertit de l'approche du Japon. Un jour après nous défilâmes devant le Fusi-Yama, dont le sommet glacé de lave émergeait à près de 4.000 mètres, comme dans les estampes, du vague d'espaces embrumés. On nous fit mesurer notre chance de contempler l'honorable pain de sucre national alors que son cône impeccable se découpait si nettement à son avantage. C'était un bon présage qui ne fut pas immédiatement suivi d'effet. A Yokohama il fallut gaspiller des heures dans les bureaux américains de l'immigration. Plein de la nostalgie des « States », le lieutenant chargé de faire bonne garde aux portes du Japon lançait d'un air écœuré des boulettes de papier : « Les Français racontent tellement d'histoires qu'on ne peut jamais les croire », alléguait-il. Nous faillîmes être refoulés sur le cargo. C'est seulement lors de la fermeture des bureaux, à 17 heures, que nous eûmes sur nos passeports les coups de tampon, qui allaient, pensions-nous, nous servir de talismans pour huit jours. Mais au port de Nagoya nous fûmes relégués dans une guérite sous la surveillance d'un grand diable de M. P. Pour se distraire il faisait voler en l'air les chapeaux des Japonais qui passaient sans se découvrir, et il leur conseillait d'aller à l'école apprendre l'anglais, car c'était la seule langue qu'il parlait.

« Nos visas sont valables pour tout le Japon, gémissions-nous.

— Sans doute. Mais à Yokohama c'était l'infanterie. Ici c'est l'aviation » (ou l'inverse).

Au bout d'une heure un officier « prit sur lui » de nous laisser aller.

C'était au Japon la saison des azalées. Dès le premier contact s'imposa la vision d'un pays qui n'en rappelle aucun. De menues maisonnettes de bois bruni et des rues étriquées, où dans une foule pauvrement vêtue passent comme des explosions de couleur sur leurs claquantes sandales les *getas* des femmes en kimono. Avec le nœud empesé de l'*obi*, l'ample ceinture, pièce maîtresse de leur parure, elles ressemblent à de hiératiques poupées. Elles sont anachroniques comme l'envol retroussé des châteaux féodaux, aériennes pyramides de bois blanc posées sur des soubassements de cyclopes.

A vrai dire les belles villes japonaises ne se livrent pas en bloc, comme les ensembles architecturaux de nos villes d'art. Nara, la plus ancienne capitale, se dissimule, égrenée temple par temple, dans la verdure. Si Mikimoto, la rue marchande de Kobé, reconstruite sur plusieurs kilomètres entre deux rangées de lanternes, ouvre une perspective de façades uniformément répétées, il nous fallut découvrir les palais de Kyoto aux portes noires timbrées du blason de l'empereur, le chrysanthème d'or, et les jardins japonais avec leurs rochers de Lilliput, leurs forêts d'arbres nains, leurs ponts en miniature sur des filets d'eau. L'infini de la nature s'y exprime en raccourcis. Car ils ne sont pas pour la promenade, mais pour la contemplation du philosophe. Métaphysique est leur signification : les Japonais, qui apprécient les courts quatrains mieux que les longs poèmes, penseraient volontiers que la création diluée sur trop d'étendue a besoin d'être resserrée en une création plus parlante et plus artiste.

Bien plus que les Chinois vendus au commerce, les Japonais maintiennent la tradition de l'art asiatique. Les commandes des Gi's n'est certes pas une influence heureuse dans ce domaine. Mais si des vases ou des kimonos alourdis d'un dragon en relief encombrent les *souvenir-shops*, des soieries, des laques, des céramiques d'une beauté peut-être un peu mièvre échappent chaque jour des mains d'artisans qui ne mesurent pas leur temps.

Les décors du théâtre étaient stylisés et lumineux. Des geishas nous y offrirent en cérémonie d'abord du thé. Puis de deux rangées de musiciennes jaillit une musique aigre et monotone, millénaire. Le spectacle, rapsodie de courts tableaux, mariait les grâces affadies des légendes avec les déploiements de girls, les tournoiements d'ombrelles et le rythme endiablé du music-hall, un music-hall sans cuisses, parce que le long kimono, certaines infériorités physiques, les convenances en interdisent, ici du moins, l'étalage. Partout nous retrouvions cette alliance du vieillot et du moderne. Sous les colonnades de bois rouge du temple Heian nous assistâmes à un hymen. Les dames de la famille arboraient au dos de leur tenue de gala le blason ancestral. Il nous semblait, lorsque nous regardions, aussi guindée que l'histoire officielle, la mariée au visage plâtré de blanc rehaussé d'une coiffure postiche à épingles et la jaquette passe-partout du marié, que l'on célébrait — mais tiendrait-il ? — le mariage impossible de deux Japons : le Japon du château du Héron Blanc et celui des usines d'Osaka.

Derrière l'énorme temple bouddhiste bâti de toute une forêt déchiquetée par le ciseau, où des bonzes en quête d'exaltation mystique tournaient en procession autour de l'autel, martelant, toujours la même, une miaulante invocation, embaumait une exposition de bouquets. Nous réfléchissions que chaque bouquet, avec son ciel et sa terre, est un univers condensé et qu'il faut dix années d'études pour atteindre à l'art de les bien faire, quand sous la conduite d'une duègne entrèrent des jeunes filles. La duègne, après nous avoir dépouillés de nos chaussures, nous introduisit dans une maison de

La rue « des Vœux » est le cœur de la place financière d'Hong-Kong.

Malgré la guerre proche le quartier chinois garde son activité.

NANKING ROAD, A CHANGHAI, DE JEUNES ENFANTS « MANIFESTENT » : ILS PORTENT DES PANCARTES SIGNALANT LES DANGERS QUE FONT COURIR LES MOUCHES.

poupée ; il y fallut pénétrer à quatre pattes. Nous nous accroupîmes sur nos talons dans une pièce nue, dans l'attente de ce qui allait arriver. Soudain, par une trappe, une ravissante Japonaise fit son apparition. Avec des gestes où s'épanouissait l'effort de siècles de civilisation vers un ultime raffinement, elle accomplit les rites de la cérémonie du thé. On nous avait offert les pâtes de haricot, et nous avions absorbé le liquide battu et baveux, quand l'officiante renversa le récipient plein de poudre de thé vert. Elle tenta de rire pour mieux refouler ses larmes. Devant des étrangers elle avait perdu la face. La duègne prit un air pincé qui ne présageait rien de bon pour la coupable. Nous partîmes, devinant que les choses qui importent au Japon ne sont pas celles qui nous importent et qu'une existence de jeune fille resterait assombrie d'une minuscule catastrophe. Et nous nous abîmions en conjectures sur le pourquoi de ces présences féminines au milieu des fleurs.

Mihé San nous servait à l'auberge de Kyoto, où nous passâmes quatre jours à la japonaise, revivant l' « honorable partie de campagne »; lorsque nous, les hommes, lui adressions la parole elle se prosternait.

« Pourquoi sont-ils venus de si loin ? demandait-elle à notre interprète.

— Pour voir votre visage.

— Quelle aventure ! » soupirait-elle naïvement.

Son âme pouvait être faite de presque rien : un soupçon de coquetterie, une once de curiosité, un brin d'enfantillage. A côté de sa gaîté d'oiseau les Nippons mâles paraissaient lourds. Ils ne comprenaient qu'à retardement. Pour résoudre un problème ils choisissaient d'instinct la solution la plus longue. Ils nous donnaient honte de notre impolitesse lorsque nous abordions une question directement. Nous nous étonnions de leurs mécanismes mentaux qui devaient suivre d'étranges méandres, analogues aux détours qu'impose l'étiquette. Mais pourquoi les Japonais seraient-ils simples quand il est si simple pour eux d'être compliqués ? Mihé riait tout le temps. Elle riait de nos bévues lorsque, au début, nous nous savonnions dans le bain chaud alors qu'il convient de se laver au sec, le bain n'étant que pour la jouissance. Tout le monde s'y baigne à la fois. Au Japon la nudité reste pure. Cependant les servantes ne venaient plus nous frictionner comme elles l'auraient fait au bon vieux temps. Les voluptés se perdaient. Mihé riait si nous avions oublié de retirer nos souliers en pénétrant dans l'auberge aux cloisons de papier huilé. D'ailleurs un majordome à mine patibulaire veillait à la propreté des *tatami* qui recouvrent le plancher. De son siège il avait vue sur la porte et sur les cuisines. Il portait un masque sur la bouche pour prouver qu'il ne risquait pas de polluer nos aliments ni l'air que nous respirions. Les Japonais sont des maniaques de l'hygiène. Quand dans un taxi électrique nous quittâmes l'hôtel, munis de cadeaux et d'une lettre de recommandation pour le chef de la gare de Kyoto, la patronne, sa famille et les domestiques, alignés devant la façade de torchis aux nervures de bois, étaient prosternés.

En les voyant si courtois l'on s'étonne de la sauvagerie que les Japonais ont récemment étalée, car il n'est rien chez eux de barbare que la cuisine. Après les raffinements de la cuisine chinoise, elle n'a qu'une saveur fruste et fade. Mais mieux vaut pour eux qu'ils soient frugaux. Un chauffeur gagne mensuellement 5.000 à 6.000 yens ; un employé, de 12.000 à 15.000 yens. Or le yen vaut un peu moins que le franc. Un obi coûte de 2.000 à 20.000 yens. Aussi les femmes adoptent-elles de plus en plus la jupe occidentale, qui, pour moins cher, les habille mal.

De même les regards se tournent vers les Américains, dont dépend l'avenir. Avec politesse on les appelle les « alliés ». Mais on a des raisons trop naturelles de ne pas les aimer. Dans la réception qui nous fut faite à Nagoya, par exemple, où soixante étudiants de notre langue vinrent offrir au commandant une poupée japonaise et parler français avec l'équipage, dans le succès, trop ignoré chez nous, que connaît notre littérature, le nombre toujours croissant d'élèves de l'Institut franco-japonais de Kyoto, il est difficile de ne pas retrouver la trace d'une invention. Il reste que les Japonais s'inclinent devant l'honorable bombe atomique, admirent la technique américaine qui sur les rives du lac Biwa fait pousser à un coût effrayant, et à l'usage des Gi's, des légumes dans une eau conditionnée. Ils s'instruisent et s'adaptent. « Les Japonais, petits et bruns, imitent les Américains », ânonnait comme une leçon l'un de nos étudiants de Nagoya. Ce peuple est peut-être inaccessible au découragement de longue durée. Il trouve au fond du désespoir un terrain solide sur lequel il s'arc-boute. Le fait que le bouddhisme, trop passif et résigné, perd actuellement du terrain au profit du shintoïsme, plus dur et national, est un indice. Les Nippons comptent sur leur frugalité, leur travail, leur discipline. Cette nation pauvre n'a pas de mendiants.

Il est devenu banal d'affirmer que les Américains, tout en le contrôlant, favorisent le relèvement du pays. Mais leurs réactions sentimentales viennent se mettre en travers de leur ligne politique. Agacés par tant de vestiges du moyen âge, ils sapent les structures sur lesquelles ils s'efforcent de remettre en marche la machine. A Tokio le palais impérial est gardé par des soldats alliés. Beaucoup de Japonais en tirent des conclusions sur le caractère périmé d'un système. Balayés par la propagande anticonceptionnelle, s'effritent les fondements du mariage et de la famille. Une fille venait de refuser le parti choisi pour elle par son père. Elle s'était même offert le luxe de démontrer que le candidat n'avait pas la fortune qu'il prétendait : et ses vieux parents étaient hébétés de découvrir que le Japon qu'ils aimaient s'en allait en pièces jusque dans leur maison. L'Amérique introduit en échange la démocratie. Mais sur des lèvres américaines ce grand mot n'aurait pas grand sens s'il ne s'identifiait pas avec l'orgueil national. Etre démocratique c'est d'abord être Américain. Pour le Japonais « petit et brun », et occupé, ce n'est pas si facile. Devant la débâcle organisée des valeurs d'autrefois, il ne comprend rien au nouvel évangile. De plus en plus nombreux, intellectuels et travailleurs s'orientent vers une doctrine qui, elle, a du rayonnement : le communisme.

Tel aura peut-être été le drame de la politique des Etats-Unis en Extrême-Orient, et plus particulièrement en Asie du Sud-Est, que de préparer le terrain à ses pires ennemis. En prêchant l'émancipation des peuples, en hâtant par une action psychologique efficace l'éclatement des fondations politiques et sociales, en n'apportant de son côté rien de concret qu'une soif de bien vivre, elle a généreusement ouvert des vides trop béants pour qu'elle soit en mesure de les combler.

Photographies *China Mail* et H. Cartier-Bresson-Magnum.

EN CANOE SUR LA LOUE

par CLAUDE THOMAS

UN fleuve qui s'élance, qui tombe dans toute sa grandeur et dans toute sa beauté, bouillonne en trois jets immenses sur des blocs énormes et, parvenu en un moment à tout le développement qu'il peut acquérir, cesse d'être terrible pour devenir fécond et pour embellir de son cours élégant les rivages les plus riants de la nature — la Loue méritait de susciter cet enthousiasme du voyageur romantique qu'était Charles Nodier. Modeste sur les atlas, moins connue que le Doubs — qui bénéficie d'une situation géographique importante et du prestige que lui confère un passage torrentueux en territoire étranger — elle est peut-être la rivière jurassienne la plus variée dans sa traversée vagabonde du riche plateau d'Ornans, pays de braves gens et de bonne chère.

AU DOMAINE DE LA FÉE-SERPENT

Longtemps souterraine, alimentée par les « emposieux » du plateau calcaire et par les pertes du Doubs et du Dessoubre, la Loue offre dès sa sortie du rocher un débit impressionnant que les plus grandes sécheresses ne parviennent pas à restreindre considérablement. (Elle est sans doute la seule rivière capable d'alimenter une puissante usine d'énergie électrique à moins de 100 mètres de sa source.) Son apparition à l'air libre, par une caverne noire de 30 mètres de hauteur percée dans la muraille presque lisse d'un cirque entièrement clos, sa descente rapide dans une faille étroite, la sauvagerie de ses eaux éblouissantes lui donnèrent son nom de Lupa, la

Louve ; tandis que la découverte dans son lit de paillettes d'or en faisait, dans les croyances paysannes, le domaine d'une des plus célèbres fées comtoises. C'est au bord de ses rapides que la Fée-Serpent, la Vouivre, déposait avant de se baigner son escarboucle dont les jeunes montagnards tentaient de s'emparer, s'assurant la richesse en cas de réussite.

DANS LES GORGES DE NOUAILLES

Les premiers kilomètres de son cours, à travers les gorges de Nouailles, présentent un tel chaos de roes arrachés à la muraille que le passage d'une embarcation, si étroite et si maniable soit-elle, se révèle rigoureusement impossible. Aussi bien le canoeiste fait-il à pied la première étape de sa croisière, le long des « cuves » tapissées de sapins et d'épicéas, entre la source et Mouthiers. Promenade harassante dans un fouillis de verdure, entre des falaises grises, au bord de ravins enjambés par un tronc de sapin écorcé, mais non sans intérêt puisqu'elle permet de faire connaissance au début du val avec deux des principales richesses de la contrée : les vignes et les cerisiers qui revêtent le flanc des ravins de Mouthiers, entre Haute et Basse-Pierre. Un premier arrêt s'impose au « manoir » de Haute-Pierre, domaine jadis des sires Demenoux et de Vermondans, aujourd'hui transformé en hostellerie réputée sans rien perdre de son aspect médiéval ; et à la petite « bicoque » où le compositeur Ernest Reyer venait se délasser tous les ans en contemplant le début du « val de Loue ».

LE DÉPART DES CANOES

L'embarquement se fait au kilomètre 8, à Lods, petit village les pieds dans la rivière, qui passe, blanche de mousse, en un haut escalier de barrages successifs. Le chemin de fer ne va pas plus loin, et le dernier butoir de la ligne, solidement campé le dos à l'écume, est renforcé de béton

A 100 MÈTRES DE LA SOURCE : LA PREMIÈRE USINE.

VIERGE DU XIVe SIÈCLE TROUVÉE INTACTE AU MANOIR.

DÈS LA SORTIE DES GORGES MOUTHIERS ÉTALE SES VERGERS SUR LES PENTES ADOUCIES DES RAVINS. PRÈS DU BARRAGE UN VILLAGE REFLÈTE SON ÉGLISE DANS UNE RETENUE D'EAU TRANQUILLE.

depuis la malencontreuse aventure arrivée voilà deux ans à une locomotive haut-le-pied qui fit un séjour d'une dizaine de mois dans le lit glacé de la rivière. Face au rocher, sur un quai étroit fleuri de géraniums, le chef de gare pose ses cannes à truites et son épuisette sur le banc où aucun voyageur ne risque de s'asseoir — le trafic comportant l'arrivée de quatre trains de marchandises par semaine. S'il a « bien des maux » avec l'entretien des voies, du quai et... de la salle d'attente d'une gare où il est l'unique représentant de la S. N. C. F., il lui est facile, tout de même, entre deux trains, de « donner un coup » dans la rivière.

Les bagages sont dans la salle d'attente, les deux canoes devant la porte, mais il faut monter les chariots pour transporter le tout un peu plus bas, la berge, murée, étant trop haute au pont de la gare. Lourdement chargés, les bateaux avancent péniblement en cahotant dans les ornières du sentier. En aval du dernier barrage du village (la scierie Genestier, nom bien connu des canoeistes !) la berge s'abaisse suffisamment pour permettre la *mise à l'eau*. Sortis des sacs à dos, le matériel de camping, les vêtements et les premières provisions sont répartis dans plusieurs sacs faits de tissu imperméable et que ferment hermétiquement des attaches de caoutchouc s'accrochant à l'ouverture. Une protection spéciale est accordée à l'appareillage photographique, qui craint non seulement l'eau, mais les chocs brutaux, fréquents au cours de la descente. Le chargement terminé, le canoe est soigneusement ponté et ne laisse plus apparaître à chaque extrémité qu'un « trou d'homme » auquel est adaptée la « chaussette » ou « cheminée » dans laquelle le pagayeur s'introduit. On boucle les ceintures, la pagaie de rechange est fixée sur le pontage, les longues bosses prêtes à être déroulées rapidement en cas d'accostage brutal. Glissant entre les blocs de pierre du barrage, les embarcations filent dans le courant tandis que les premières éclaboussures sautent à la figure des canoeistes, attentifs à la manœuvre.

LA PREMIÈRE ÉTAPE

La croisière commence par un rapide s'étendant sur 200 mètres et qui entraîne les canoes à très vive allure sur un barrage inutilisé. De loin on n'aperçoit qu'une touffe d'herbe sur la rivière et une barre d'écume à sa droite : c'est la *passe*, l'ancien pertuis du barrage, en partie obstruée par un énorme tronc d'arbre recouvert d'herbes. Les deux bateaux se suivent à quelque distance pour éviter la collision en cas de fausse manœuvre. Après quelques coudes brusques et deux autres sauts on arrive au vieux pont de pierre de Vuillafans, minuscule village que surplombent les ruines du Château-Neuf. La rivière se fait encore plus rapide tandis que la voie ferrée et la route abandonnent ses deux rives aux forêts de chênes et de charmes. La vallée s'ouvre enfin, mais son lit de gravier est parsemé de roches plates qui forment une suite à peu près ininterrompue de rapides. Passé Montgesoye et son dolmen un magnifique barrage se présente. Reconnaissance préalable sur la berge : une veine d'eau noire dans la chute mousseuse indique le saut possible. Le premier canoe passe sans encombre, pique dans le *bouillon*, trempant la cheminée avant dans l'eau, se redresse et file dans le courant. Arrivé de travers, le second est moins heureux, s'incline dangereusement, fait une embardée avant de retourner ses deux occupants, qui piquent la tête la première dans l'eau glacée. C'est le *dessalage*, après lequel il faut bien vite rattraper l'embarcation qui s'éloigne la quille en l'air, les pagaies qui filent dans le courant, puis vider et recharger. Jouant de malheur, les équipiers avaient laissé un sac ouvert, et une partie du matériel est trempée. Il faut à la halte du déjeuner procéder à un *séchage* au soleil.

Le bain d'eau vive a rendu l'équipe plus attentive, mais le barrage suivant n'offre pas assez d'eau pour sauter. On *passe à la corde*, les pieds sur le haut du déversoir, les canoes, qui glissent, délestés ; et l'on embarque au bas d'une descente peu commode sur la pierre glissante de mousses.

FRUITIÈRES ET FROMAGERIES

Jusqu'à présent le paysage rude a été rarement coupé par quelques hameaux ; pas un touriste encore sur la route qui longe par instant la rivière, mais sur chaque rapide, ou presque, enfoncé dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, un pêcheur pour lequel la haute Loue serait le paradis... s'il n'y passait par moment ces « pirogues » qui viennent effaroucher le poisson. A dire vrai, celui-ci ne semble guère troublé par le passage d'embarcations insolites et file sous les pagaies en théories interminables, tandis que les pêcheurs emplissent leurs immenses paniers d'ombres et de truites ou, à défaut, de carpes et de chevesnes. La pêche est l'unique passion de ces villageois montagnards, dont les enfants ne jouent jamais avec autre chose qu'une baguette trempant une ficelle dans les abreuvoirs et les fontaines.

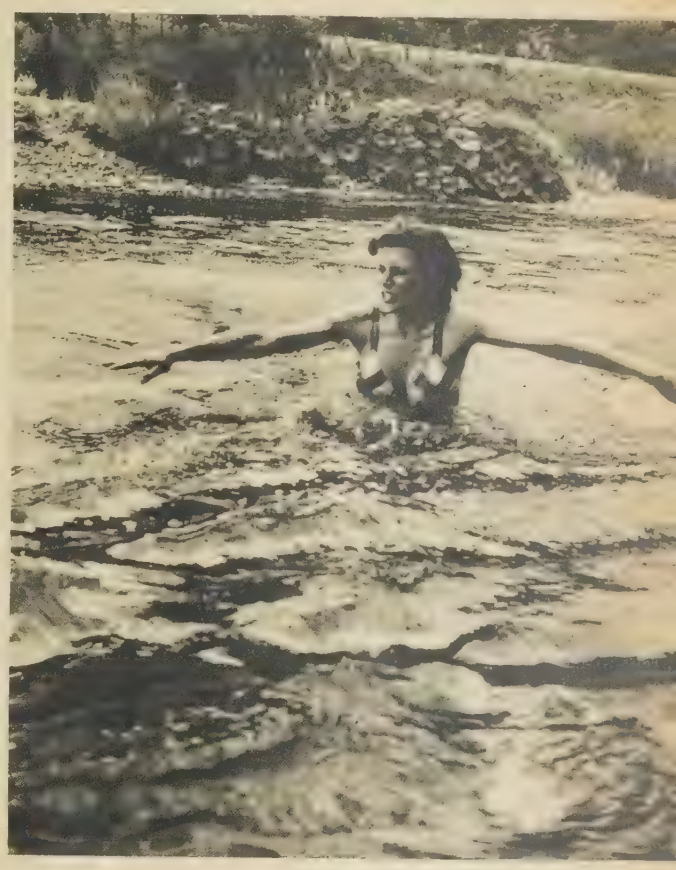
Gens calmes et silencieux, vivant dans une région difficilement accessible, les habitants ont appris de bonne heure à se « serrer les coudes » pour se défendre contre la rigueur du climat et tirer profit des deux grandes ressources du pays : le lait et le bois. Chaque village rencontré à l'occasion du barrage d'une clouterie ou d'une scierie possède sa « Fruitière », petite société coopérative qui recueille le lait de toutes les vaches du territoire et le transforme en comté ou en morbier, genre de port-salut très doux qui contraste avec l'acide cancoillotte préparée à domicile pour des estomacs intrépides. La maison du fromager s'aperçoit de loin avec son alignement de hauts cuveaux emplis de petit lait ; devant, la salle très sombre, à l'odeur aigre, où rougeoie l'énorme chaudron de cuivre poli qu'un palan amène sur le poêle rond.

CAMPEMENT EN FORÊT

Changeant à nouveau, la rivière est devenue plus sauvage, entrant dans des forêts serrées où reparaît le sapin. Les habitations se font plus rares. Seule, de loin en loin, une ferme isolée dans un coude se signale par les chiens qui viennent aboyer au bord de l'eau. La cluse s'enfonce de plus en plus profondément dans le plateau, en marches moussues sur lesquelles le bateau s'échoue parfois et vire dans le courant. Et bientôt, à l'un des tournants, on découvre l'emplacement du camp : une langue de prairie verte, une petite crique à l'écart du grand courant.

Une dernière manœuvre pour venir en deux coups de pagaie prendre le contre-courant et s'échouer sur les galets. Vite les pontages ruisselants d'eau sont délacés, les sacs passés de mains en mains. Avant que le soleil n'ait complètement disparu les tentes sont montées, les provisions mises à l'abri dans des sacs de toile accrochés aux branches basses d'un sapin, et chacun s'installe pour dîner de grillades et de crème fraîche devant le feu dont la fumée monte toute droite dans l'air déjà froid au bord du rapide.

LES SEUILS ET RAPIDES ACTIVENT LA DESCENTE



UNE FAUSSE MANŒUVRE, ET C'EST LE «DESSALAGE». MIEUX VAUT SE SÉCHER AVANT DE REPARTIR.

ON NE PERD PAS DE TEMPS, SITÔT PRIS SITÔT VIDÉ.

UN COUPLE EST EN CHASSE PAR PETITS FONDS.

BELLE PRISE, GRACE A UN ÉQUIPEMENT D'HIVER.

WEEK-END SOUS-MARIN

par R. CAVALERO

JE vous invite, venez avec nous passer deux jours à Porquerolles, paradis des amoureux et, autrefois, éden des pêcheurs sous-marins. Nous sommes sur le *Corail-Rouge*, qui fait le service de la côte à l'île. Le petit port est en vue, nous apercevons le fort qui le domine, ses hôtels, ses maisons multicolores, ses palmiers géants qui font très opérette. Le temps est bouché et le soleil n'a pas la force de traverser la brume montée d'une mer du Sud.

Jacques et Jeanette, un ménage sous-marin ami, nous attendent. Ils sont là depuis deux jours et ont déjà pêché. Immédiatement ils nous racontent leur pêche de la veille. Ce n'est pas brillant. Ils ont nagé sur la côte nord, le poisson est de plus en plus sauvage, l'eau est froide et ils ont juste pris le dîner.

Nous établissons tout de suite un plan d'action : trouver un pêcheur qui nous conduira sur la côte sud, face au large, un endroit que Jacques connaît, où il a vu un mérou l'année dernière. Mais trois pêcheurs se récusent. Nous partirons donc à pied en traversant l'île dans sa petite largeur.

Une demi-heure après, suant et soufflant par un chemin tracé dans le maquis, nous atteignons l'Oustaou de Diou (la maison de Dieu), une petite calanque où l'eau clapote allégrement.

Un peu d'escalade pour dépasser la pointe rocheuse ; Jacques nous fait descendre le long de la falaise, presque à pic, jusqu'au bord de la mer et nous dit, le doigt pointé : « C'est par là. »

CHASSEURS A LA JULES VERNE

Nous commençons à nous mettre en tenue : Jeanette, la première, glisse un pied dans l'eau et déclare que le bain de soleil est de rigueur. Je sors à ce moment de mon sac mon costume de caoutchouc mousse et me fais aider par Jacques pour le mettre. Tout le corps, les bras et la tête sont isolés ; seules les jambes, moins sensibles, restent libres pour faciliter la nage.

Nous ajustons nos masques, armons nos fusils à quatre puissants sandows, et nous nous coulons dans l'eau. Personnellement, à part les pieds, je ne sens rien, mais Jacques, qui est en slip, n'a pas l'air d'avoir chaud : l'eau fait certainement moins de 15 degrés. Mais ce monde mystérieux qui s'offre à nous au travers de nos hublots nous fait tout oublier, et je suis Jacques. Il contourne de dantesques amas rocheux éboulés des falaises et ne se retourne même pas sur un troupeau de petits loups qui n'a pas changé de direction à notre approche. A 7 ou 8 mètres sous nous quelques sars affolés à notre vue disparaissent dans des failles obscures. Les rochers sont recouverts d'oursins violets, mauves et noirs.

SI LE MÉROU N'A PAS L'AIR SATISFAIT, SON VAINQUEUR SEMBLE BIEN FATIGUÉ LUI AUSSI.

A LA RECHERCHE D'UNE VICTIME

Soudain, au-dessus d'un chaos rocheux, je vois Jacques faire un canard (c'est-à-dire se casser en deux et lever les jambes) et plonger. 3, 5, 7 mètres. Il entre la tête dans l'ouverture d'une grotte. Il est maintenant presque horizontal, le doigt sur la gâchette de son fusil. Il reste là un long moment, puis il remonte tranquillement, les bras le long du corps, vertical, en refoulant l'air de ses poumons par le « respirateur ». Il fait surface, et une conversation muette s'engage : il tourne la tête de droite à gauche, montre le fond et ouvre les bras ; puis, à la façon d'un poussin, écarte plusieurs fois et rapidement les coudes. Je traduis : « C'était là le trou du mérou de l'année dernière ; il n'y est pas, je rentre, j'ai froid. » Et aussitôt il s'éloigne d'un crawl puissant.

Je suis maintenant seul, je plonge pour regarder sous tous les blocs rocheux qui me semblent susceptibles d'abriter une pièce importante.

J'évolue avec aisance, bien supporté par mon costume qui me sert de bouée en quelque sorte, mais qui me retient un peu en plongée. Je surnage des fonds magnifiques, mais point de mérou en vue. Vais-je sortir bredouille ? Je parcours vainement 400, 800, 1.000 mètres de côte, plongeant vers les cavernes et les trous les plus engageants. J'arrive enfin au fond d'une sorte de calanque où les blocs, comme des maisons, reposent sur un lit de graviers : une pierre, d'instinct, me paraît plus favorable que les autres. Je plonge vers elle, elle est creuse et à double issue. Comme j'enfonce ma tête dans l'ombre mon cœur saute d'émotion, car j'aperçois, immobile, posé sur le gravier, contre la paroi, un superbe mérou, foncé comme le roc. En me voyant il abandonne son attitude de sphinx et bondit vers l'autre orifice, par lequel il disparaît.

Mais, en un réflexe, j'ai appuyé sur la gâchette, et la flèche-harpon a frappé le mérou en pleine course, derrière les opercules. Je lâche aussitôt mon arbalète flottante, sachant que le mérou n'est pas allé bien loin. Je remonte en surface, puis replonge vers la pièce où j'ai laissé l'arbalète ; tout d'abord je ne la vois pas et crois que le mérou l'a emportée. Mais non, elle est là, contre le sommet de la voûte, bloquée entre deux saillies, et le nylon est tendu à son maximum : le mérou est bien pris. Je traverse le tunnel et débouche sous une deuxième pierre. « Il » est là, juste à l'entrée ; il a simplement pris le virage, mais les 4 mètres de fil ne lui ont pas permis d'aller se réfugier au fond de son trou.

UNE BELLE PRISE

J'effectue une deuxième plongée pour récupérer mon arbalète, puis une troisième pour saisir le mérou tombé sur le gravier.

Le retour à la nage, dans les vagues, en traînant la bête est pénible.

Je retrouve mes amis se réchauffant au soleil, qui a enfin percé les nuages. Ils me félicitent, le mérou est photographié sous tous ses angles pendant que je quitte mon costume dans lequel je commence à transpirer. Jacques me dit enfin, d'un air négligent, en m'aidant : « C'est cher ce truc-là ? » Je sens qu'il est désespéré de n'avoir point participé à cette capture.

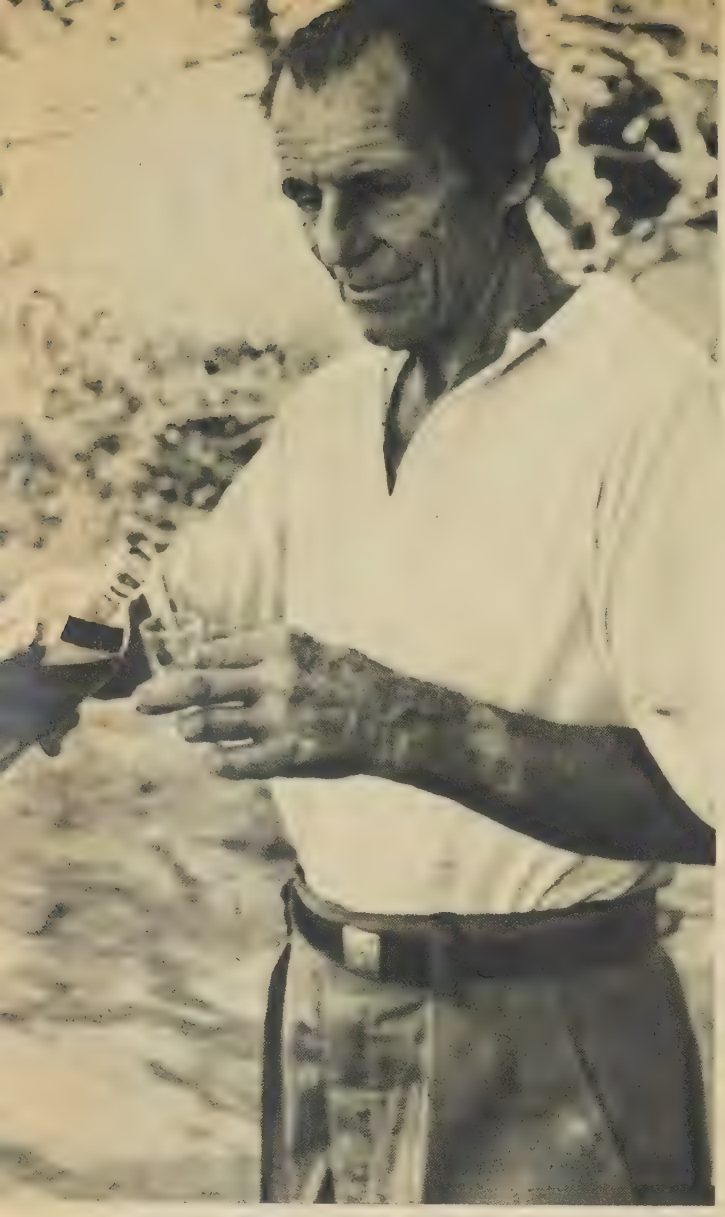
Mais le soleil se couche derrière les falaises, qu'il va falloir escalader avec ce poisson de 22 kilos en plus de nos sacs et de nos fusils. Nous attachons ces derniers ensemble, fixons le poisson au milieu et nous attaquons la montée. La queue du monstre traîne par terre, mais au bout d'un quart d'heure d'efforts nous arrivons au sommet. Avec une branche d'arbre nous améliorons notre système de portage, car il faut revenir au village, distant de 3 kilomètres, que nous traversons sous l'œil admiratif des joueurs de pétanque du dimanche.

Faussement modestes nous jetons dans un coin le mérou pour arroser d'un pastis bien mérité cette journée à marquer d'une croix blanche.

Photographies Jacques Carette.

UN GAUGUIN BALINAIS

PAR M. GAUDFERNAU



LE MAYEUR OFFRE A SES VISITEURS L'ARAK. POLOK, SA FEMME, TISSE ELLE-MÊME SES SARONGS.

TOUT homme a rêvé, au moins une fois dans sa vie, d'aller vivre dans une île sous les tropiques. Robinson Crusoé a fait des disciples dans tous les pays du monde. Mais de nos jours les grands voyageurs affirment que l'île à l'état de pure nature n'existe plus...

Ne les croyez pas : j'en reviens. Où est-elle ? De l'autre côté de la terre, à la pointe est de Java, à quelques degrés de latitude sud. Elle est petite (à peine 100 kilomètres de longueur) et brille comme une émeraude sous un ciel de légende. Hérissée de volcans, sa terre est creusée de ravins tapissés d'orchidées, et au sein d'une mer végétale qui envahit ses moindres replis chantent les cascades et les ruisseaux clairs.

Ses habitants ? Un million d'êtres qui vivent de danses, de prières, de musique. Et beaux à faire rêver tous les hommes et toutes les femmes du monde. On vit encore ici comme on y vivait il y a des milliers d'années. Vous n'y trouverez ni gare ni usine ; seule la nature, terrible et magnifique, vous enserre : palmiers, cocotiers, banians sacrés, papayers, bananiers, palétuviers.

Et les rizières, dont les miroirs étagés scintillent sous un soleil au zénith.

UN MAITRE DE LA COULEUR...

Un homme a quitté les brumes d'Occident pour venir ici faire « sa vraie vie ». Il s'appelle Le Mayeur, artiste peintre. Né à Bruxelles, il fit ses études à Polytechnique et à l'Université. Cependant il abandonna une destinée qui s'annonçait belle pour se consacrer à la peinture. Elève de Blangarin, il se révéla vite comme un maître de la couleur.

Très jeune, il part pour la grande aventure des horizons nouveaux : Kairouan, Venise, Rome, Tunis, l'Egypte et toute l'Afrique du Nord, Madagascar, les Indes anglaises. Et sa vision poétique se manifeste déjà par de fulgurantes créations picturales. En 1929, après avoir fait le tour du monde pour la première fois, il arrive à Tahiti, où la magie des îles le prend définitivement. Il revient à Paris pour « liquider tout », expose à la galerie Bernheim en 1930, repart pour l'Egypte, est appelé à Constantinople, retourne à Bruxelles, met le cap sur Djibouti, visite tout le Proche-Orient, se retrouve en Perse sans savoir comment, prend un cargo dans un port indien, vit pendant des mois comme un corsaire dans le Pacifique et arrive en Asie, les yeux et l'âme pleins de lumière. Il donne son cœur à toute la beauté qui l'entoure. Et puis c'est Bali, où il trouve l'Eden des premiers âges.

De nos jours Le Mayeur est considéré comme un des maîtres du « climat » asiatique. Depuis son arrivée en Extrême-Orient les expositions se succèdent dans les grandes villes d'Asie. Ses toiles ont le don particulier de plonger ceux-là mêmes qui ignorent tout de la féerie orientale dans une atmosphère d'une étonnante réalité.

... VIT DANS UN SITE ÉDÉNIQUE

Il habite Samoer, à quelques kilomètres de Den Pasar, la « capitale » de Bali. La voiture roule au milieu des rizières et des cocotiers. On est vraiment plongé dans une symphonie « en vert » stupéfiante d'intensité et de douceur. De-ci, de-là, des temples rouges aux portes « fendues » par la volonté divine pour permettre à ceux qui honorent les dieux de pénétrer jusqu'au Mystère. Sur la route des hommes à la

BALI EST DOMINÉE A L'EST PAR LE « GOENONG », LE « ROI DES VOLCANS ». — DANS LES CAMPAGNES S'ÉLÈVENT DES TEMPLES AUX « PORTES FENDUES » OU PLUSIEURS FOIS PAR JOUR LES BALINAIS DÉPOSENT SUR LES AUTELS LEURS OFFRANDES DESTINÉES AUX DIEUX TUTÉLAIRES.

« FLEUR DES ILES », POLOK VIT
ELLE AUSSI LE TORSE NU COMME
TOUTES LES AUTRES BALINAISES.

démarche souple et des femmes aux seins nus cheminent. Leur peau, dorée comme les fruits qu'ils portent sur la tête, exhale des senteurs d'épices et d'huile de palme. La vie « simple et tranquille » est ici.

Face à la mer, nichée au milieu de cocotiers géants et de bougainvillées croulant sous les fleurs, voici la case du peintre. Un grand silence règne. Seul le vol d'oiseaux brillants comme des turquoises trouble soyeusement l'air. Au loin, à l'extrémité est de l'île, le Goenong Agoeng (le Roi des Volcans) projette vers le ciel sa découpure bleue. Et la plage dorée qui borde un lagon d'émeraude liquide.

Le Mayeur me reçoit les mains tendues. Son beau visage est illuminé par des yeux rieurs, éclatants d'intelligence. « Vous êtes ici chez vous, me dit-il, restez tant qu'il vous plaira. Ce soir Polok dansera pour vous. »

AVEC UNE VRAIE « FLEUR DES ILES »

Qui est Polok ? La femme du peintre, créature magnifique de grâce et de beauté hiératique. Quand elle s'avance vers moi je reste quelques secondes muet d'étonnement. Un *sarong* éclatant drape ses longues jambes jusqu'à la ceinture. Sa poitrine, comme un marbre antique, est nue. Les yeux sont légèrement bridés. Une chevelure noire comme l'ébène et imprégnée d'huile de palme encadre son visage à la bouche charnue, montrant la blancheur des dents serties de gencives rouges de bétel. « Bonjour, venez vous reposer et boire l'arak », me dit-elle en français, car Polok parle un peu le français et fort correctement l'anglais. Son mariage avec un « homme des brumes » ne l'a nullement privée de son charme exotique, et bien que très au courant de la vie européenne (Le Mayeur est un homme cultivé) elle reste fidèle aux pratiques et croyances de ses ancêtres. Chaque soir et chaque matin, quand « le roi de la vie » se lève ou se couche, elle porte des offrandes aux dieux de pierre qui protègent la case et ses habitants. Elle revêt alors son plus somptueux sarong, orne sa chevelure de feuilles d'or pur et de fleurs, récite les prières et les formules magiques « qui charment même les démons ». Le Mayeur sourit doucement, mais respecte les coutumes balinaises qui donnent tant de charme étrange à la vie de l'île.

La case ?... De bambou et recouverte de paille de riz et de feuilles de palme. A l'intérieur les murs sont faits de panneaux de bois rouge sculpté et doré par les brahmanes et encadrent les œuvres de l'artiste.

Au coucher du soleil, quand le ciel s'embrase de la féerie lumineuse des tropiques, Polok danse, accompagnée par « son » orchestre. Première danseuse de l'île, et danseuse sacrée, elle incarne alors pour ses amis d'Occident l'extraordinaire sens créateur et poétique de sa race. A l'autre bout du monde un sage a trouvé la joie !

L'INTÉRIEUR DE LA CASE OU VIVENT POLOK ET LE MAYEUR EST FAIT DE PANNEAUX DE BOIS ROUGE ORNÉS DES TABLEAUX DU PEINTRE. LE SOIR POLOK EXÉCUTE POUR SES AMIS OCCIDENTAUX LA DANSE SACRÉE DE L'ÉVENTAIL.

DANS CE PAYS ESSENTIELLEMENT AGRICOLE, LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE S'ENTRETIENT LE PLUS SOUVENT POSSIBLE AVEC LES PAYSANS.

SYRIE 1949, APRÈS LE COUP D'ÉTAT (*)

par notre envoyé spécial FRÉDÉRIC MÉGRET

UN ami me disait au départ de Damas : « Vous allez trouver bien du changement au cours de votre tour de Syrie. Une plus grande surface emblavée, de nouvelles cheminées d'usines, plus de voitures, si le standing de vie du paysan ne s'est pas, hélas ! amélioré. Et dans les villes un urbanisme tentaculaire sinon toujours ordonné...

La veille, c'était l'anniversaire de la « libération ». Des fêtes prévues aucune n'eut lieu. Trois semaines après le coup d'Etat le colonel Zaïm annonçait que les fonds publics pouvaient trouver un meilleur emploi... Mieux, dans son discours le Zaïm tourna très intentionnellement le dos au passé. Il attaquait avec force l'avenir en annonçant le service militaire obligatoire et universel pour la jeunesse syrienne.

C'était le moment où, la surprise passée, on cherchait à ameuter l'opinion contre ce militaire un peu brusque.

En annonçant cette décision entre autres le colonel Zaïm entendait signifier la fin des privilèges de la naissance et de la fortune. Il appelait l'unité nationale de la Syrie, « de ce grand peuple arabe de Syrie ».

Homs, où s'édifient une sucrerie à betteraves et une teinturerie ultra-modernes comme n'en connaît pas le Proche-Orient. Cinq kilomètres à travers la plaine, voici l'Ecole militaire, leur Saint-Cyr, ou plutôt leur école toutes armes, fondée par nous. Quel Français a refranchi ce seuil gardé par deux mortiers comme par deux molosses depuis les éclats presque fratricides de 1945 ? Les professeurs semblent aussi jeunes que les élèves, brassés qu'ils ont été pour la plupart dans cette campagne de Palestine. On me fait les honneurs... Les chambres, ce serait l'atmosphère de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève si nos polytechniciens portaient casquette plate. Ils veulent — élèves comme professeurs — discuter de la France. Nous prendrons le thé dans la bibliothèque. Nos auteurs, les revues militaires françaises nous entourent. Les deux cents élèves découvrent — à ce qu'ils m'assurent — le rôle et le métier tels que les Gallieni et les Liautey les ont assignés à l'officier. Pour sortir nous devons passer devant la stèle des morts de l'école. Trente noms déjà ! On me traduit les vers du grand poète Omar Abourichi, qui le premier a délaissé la vieille et conventionnelle tradition arabe pour une poésie à idées que n'aurait pas négligée Valéry :

LA BRAVOURE A EXIGÉ QUE DE NOS CORPS
NOUS ÉTABLISSIONS CE PONT :
DITES A NOS CAMARADES QU'ILS PEUVENT PASSER...

Le désert : ce désert qui fleurit au printemps d'un tapis jaune et mauve, ce désert dont Renan disait qu'il rend monothéiste. Des chameaux dressent en silhouette sur l'horizon leurs cous noirs et immobiles. Des tentes de Bédouins s'accrochent au sol pierreux. Les frontières, dont les diplomates décident des pointillés, comme elles apparaissent arbitraires dans le vent d'ici ! Les nomades errent à travers les solitudes d'Arabie, d'Irak, de Syrie jusqu'à la Turquie, poussant leurs milliers de chameaux et de moutons vers les pâturages saisonniers. Dans leur Chevrolet ou leur Cadillac, balançant la magique antenne de radio, les émirs font la navette entre les tentes de peaux séchées et les palaces des villes, voire les boîtes de nuit du littoral libanais. Que la technique moderne fasse recouler ici l'eau des Romains, ce désert hargneux redeviendra terre des hommes, terre charitable. Sans doute. Tant pis pour la poésie du Bédouin errant ne reconnaissant pour justice que la sienne propre ou du moins celle de la tribu, rigoureux pour ses femmes, prompt à abattre la gazelle, l'outarde ou l'offenseur. Il faudra d'ailleurs un jour les contraindre, ces anarchistes princiers, à se fixer sur un sol rénové, à créer un hinterland riant et prospère entre les grandes cités qui ne sont pour eux que des oasis ruisselantes non plus de clair de lune, mais de néon.

LES CHANCES D'UNE POLITIQUE

Nous sortions de la « préfecture », où le Mohaffez avait rappelé Clemenceau lorsqu'il accompagnait Fayçal à la Conférence de la paix de 1920. Nous contournions la vieille citadelle par un boulevard circulaire qui devait nous mener à El-Sabile, le quartier excentrique où depuis deux ans surgissent des filatures de ciment et de glace, avec douches, réfectoires, jardins de repos... Ce professeur d'Alep me dit :

« Les cours d'Europe furent soulevées d'admiration en 1535 quand votre François Ier conclut avec le sultan Suleiman le fameux traité qui consacrait, en vertu d'un système capitulaire, vos privilèges dans le Proche-Orient. Regrettez-vous

(*) Voir *France-Illustration* des 2, 9 et 23 juillet 1949.

MALLOULA, VILLAGE NICHÉ DANS LE DJEBEL.

FELOUQUES TURQUES CHARGEANT A LATTAQUIEH.

LES NORIAS DE HAMA, CHÈRES A BARRÈS.

LES FILATURES SE MONTENT PRÈS D'ALEP.

vraiment ces privilèges, dont les derniers se seront éteints, sous d'autres vocables, quatre siècles plus tard, en 1945 ? Dans notre petite nation qui se cherche vous avez, vous les « Francs », une belle politique à jouer, une politique bien adaptée aux temps que vit ce monde, avec vos techniciens, vos artistes, vos professeurs, vos commerçants, voire aujourd'hui avec vos militaires. »

Le premier acte gouvernemental de portée internationale du colonel Zaïm aura été de ratifier le 20 avril la convention monétaire franco-syrienne. Paris l'aura ratifiée à son tour ces temps-ci. Dans les jours qui suivirent un grand nombre de commerçants s'en allaient déposer au ministère de l'Economie nationale des demandes de licences d'importation de marchandises françaises. Ils s'en félicitaient, car jusque-là ils n'avaient pu acquérir nos produits que sous le couvert de licences libanaises et celles-ci les grevaient lourdement. Le Liban avait signé son accord financier avec la France en janvier 1948.

Cette convention monétaire, qui procède des accords Catroux de 1944, comprend trois parties :

1° Le règlement financier des séquelles du mandat et des biens français ;

2° La liquidation en sept années des avoirs que la Syrie a accumulés en France durant le mandat et les années de guerre. Avoirs qui ont légitimement fait l'objet d'une certaine compensation pour que la Syrie, dans sa zone, n'ait pas à souffrir des dévaluations successives du franc par rapport à la livre sterling ;

3° La mise à la disposition progressive de la Syrie de ces francs bloqués en France et un accord de paiement destiné à faciliter les échanges de l'avenir et basé sur les principes habituels aux accords de paiements internationaux.

La Syrie dispose d'une monnaie indépendante, déclarée au Fonds monétaire international. La livre syrienne équivaut à 405,512 milligrammes d'or pur ; elle vaut 120 francs. Sa garantie est constituée en or, devises et effets de commerce. Pour aller de l'avant la Syrie dispose donc, quatre ans après son indépendance, de tous les éléments d'une monnaie saine. La Banque de Syrie et du Liban reste en tant qu'institut d'émission de la République syrienne la collaboratrice du gouvernement dans sa politique financière.

LA QUERELLE DES PIPE-LINES

Parmi ses revenus on citera tout de suite le pétrole, bien que la Syrie jusqu'ici, n'en produise pas. Le passage des pipe-lines et leurs aboutissements représentent, tant par leurs constructions que par leurs redevances, des apports et des revenus en devises très importants pour des régions aussi privilégiées géographiquement que la Syrie et le Liban. Selon l'ex-premier ministre Khaled bey Azem, les accords qui faisaient déjà l'objet de négociations avec les diverses sociétés pétrolières du monde « assureront à la Syrie une recette nette de quelque 150 millions de dollars pour les cinq prochaines années ». Le chiffre englobe aussi bien les redevances que les compagnies paieront à l'Etat syrien que les frais de premier établissement et les salaires de leur nombreux personnel.

Une crise d'opinion souleva durant plus d'un an la question du transit des pipe-lines à travers le désert. L'opposition à l'ex-président de la République Chukri Kuatly trouva même là un bon cheval de bataille. De son côté une presse si démesurée que le colonel Zaïm put aisément réduire des deux tiers le nombre des journaux trouva sans doute dans la querelle prétexte à de faciles revenus...

L'opposition se servit de ces milieux bouillants que sont les facultés. L'année scolaire se trouva bien abrégée de deux à trois mois en raison des grèves successives que déclenchaient les étudiants pour protester contre les conversations du gouvernement avec les compagnies pétrolières. L'Université comme les jardins d'enfants fermaient parfois plusieurs semaines pour permettre de manifester contre la « Tapline », la société américaine qui doit construire le « pipe » destiné à évacuer en Méditerranée le pétrole d'Arabie saoudite. J'interrogeai un jour le fils d'un consul de France — cinq ans ! — demeuré à la maison un jour scolaire :

« Pas d'école... Oui, je suis contre la Tapline ! »

Des esprits plus mûrs ont voulu voir dans le tracé de la Tapline une surveillance camouflée sur les confins syro-israéliens : « D'autant qu'il est prévu, outre les postes de pompage, une chaîne d'aérodromes pour protéger le pipe... Contre qui ? »

Les nations subissent des impératifs géographiques, et ces conventions négociés par le gouvernement démis, le colonel Zaïm annonçait dès le lendemain du putsch qu'il en ferait poursuivre la discussion et qu'on pouvait en l'occurrence lui faire confiance pour la sauvegarde de l'intégrité du territoire, fût-il désertique. Quinze jours après le putsch la Sûreté rétablissait ses postes auprès des stations de pompage de l'I. P. C., seul pipe-line traversant encore la Syrie. Les accords sont aujourd'hui tous signés. Ce seront donc quatre pipe-lines — l'I. P. C. doublant le sien — qui amèneront demain sur le littoral syro-libanais l' « or noir » puisé en Irak, en Arabie et en Iran.

Le coup d'Etat du 30 mars, aussi inattendu que mystérieux, avait semblé remettre tout en question. Dans l'affaire de ce colonel certains avaient voulu voir une phase de la lutte que se livrent les grandes sociétés anglaises et américaines. Le débouché du pétrole saoudien en Méditerranée n'est sans doute pas une victoire britannique. Les Etats-Unis sont si pauvres en flotte pétrolière qu'ils doivent affréter à l'étranger, principalement donc chez les Anglais. Qu'ils aient préféré le parcours transdésertique à l'acheminement par Le Cap, moins sûr et bien plus onéreux, c'était inévitable. Le bassin iranien (anglais) produit annuellement plus de 20.000.000 de tonnes, contre 12.000.000 de tonnes pour le bassin saoudien (américain). Les experts pensent que, dégagée par le débouché méditerranéen, la production d'Arabie saoudite peut monter assez rapidement à 40.000.000 de tonnes. Rappelons que le seul intérêt direct qu'ait la France dans ce colossal champ clos c'est sa participation à l'I. P. C. (23,75 %), obtenue au lendemain de l'autre guerre. Quant à la Syrie, elle doit percevoir de chaque compagnie, outre 20.000 livres sterling de location, 200.000 tonnes de pétrole brut. Elle trouvera là l'essentiel de l'énergie nécessaire à ses besoins, tels qu'en décidera son équipement ultérieur, à un prix presque deux fois inférieur au prix actuel d'importation. Si l'on ajoute l'installation et le fonctionnement de plusieurs raffineries on peut penser que le maréchal Zaïm saura aisément rétablir une scolarité normale dans les facultés comme dans les petites classes...

Si le pétrole transitaire peut fournir une énergie à bon compte comme un appoint sérieux de devises, il n'en reste pas moins que la Syrie restera avant tout un pays agricole. Si elle se garde des mirages trompeurs de la monoculture c'est là qu'elle doit trouver sa prospérité nouvelle. La prochaine récolte en céréales doit être excédentaire de 400.000 tonnes. La culture du riz s'y développe : 2.800 tonnes en 1938, cette année 18.000. Le coton, pour lequel les expériences ont été couronnées de succès, devrait connaître un prodigieux développement. Si l'on plante — comme il en est question — la vallée de l'Oronte (50.000 hectares) de cotonniers, la Syrie pourra fournir ses propres filatures et exporter encore 1.000.000 de tonnes. Citons encore la culture ancestrale de l'olivier : la Syrie a toujours été exportatrice d'huile. Le tabac : ces feuilles noires, fumées dans la montagne alaouite, c'est le secret de composition des Philip Morris. La réglisse : les Américains l'achètent aussi pour leur tabac et les Français pour la pharmacie.

A LA CONQUÊTE DU DÉSERT

L'idée d'un plan quinquennal pour l'équipement industriel et l'accroissement agricole n'est pas nouvelle. Les gouvernements qui se sont succédé ne manquaient pas de la reprendre. Il est certain que sous l'impulsion du maréchal Zaïm la Syrie mettra bientôt en chantier ces grands travaux qui doivent faire d'elle le pivot économique du Proche-Orient. L'émulation avec Israël, et fatalement sa collaboration avec l'Etat nouveau, ne sera pas l'aspect le moins curieux de l'affaire...

Ces grands travaux, c'est l'aménagement du port de Lattaquieh, la construction de nouveaux chemins de fer, l'asséchement des marais de Al Gharb entre Hama et Lattaquieh, les travaux d'irrigation de la Djézirèh avec l'utilisation de la force hydroélectrique de l'Euphrate...

La Djézirèh, c'est ce vaste triangle inscrit entre le bec de canard nord-est de la Syrie, l'Euphrate (avec son affluent le Khabour) et les frontières turque et irakienne. A ce bec de canard, les Bédouins vous assurent, en tapant d'un pied persuasif, qu'ici était le paradis terrestre... La

Djézirèh produit un million de tonnes de céréales. Dans leur rapport des experts américains estiment qu'elle pourrait en produire 20.000.000 si l'eau était dispensée à ces 200.000 hectares. On a fait des études. Le jour n'est sans doute pas éloigné où les travaux s'amorceront sur les berges de l'Euphrate et du Khabour. Ils peuvent durer de cinq à sept ans. Ce sera peut-être une œuvre qu'entreprendront là des techniciens de chez nous. Les dépenses supportées par un impôt « au sac » devraient s'amortir en quinze ans.

PORTS ET VOIES FERRÉES

Vers Hassetché j'avais aperçu, spectacle insolite ici, un Bédouin, keffieh au vent, conduisant son tracteur. La motorisation de la culture, le gouvernement damascain la préconise, et il estime ses besoins à 500 machines. L'autre mois il en recevait 80 de l'industrie italienne contre du blé. La France, qui depuis le début de l'année recommence à exporter, a déjà envoyé une dizaine de « Vierzon » et de « Continental » dans la plaine syrienne. Au nord du Khabour les Syriens s'apprêtent à une grande campagne antiacridienne : les avions doivent un jour prochain avoir raison des milliards de sauterelles.

Il convient d'ajouter ici un plan de construction, dans les régions de production, de silos et de magasins généraux, qui jusqu'ici ont fait grandement défaut au pays.

La Syrie ne dispose pas de port sérieux, sinon des libanais : Beyrouth et Tripoli. Le plan quinquennal a toujours prévu l'aménagement du charmant petit port phénicien de Lattaquieh. Les projets de brise-lames, de jetée et de quais, pour admettre simultanément cinq à six cargos, laissent prévoir une dépense de 10 millions de livres syriennes, soit 1.200 millions de francs. Ils feront vraisemblablement l'objet d'un emprunt. Les travaux doivent commencer prochainement.

Il convient de mentionner encore Banias, qui deviendra port pétrolier avec l'aboutissement de la Mapline, le « pipe » britannique. Et aussi la reprise d'un projet des... Romains : en établissant une digue de Tartouss (la célèbre Notre-Dame de Tortose y dresse toujours sa tour de pierre fauve !) à l'île Rouad, créer là la plus belle rade de la Méditerranée orientale...

Pour revenir au « grand » Lattaquieh, ce port impliquerait de nouvelles lignes de chemins de fer. Lattaquieh-Alep d'abord, qui, rejoignant le vieux *Bagdadbahn*, permettrait l'évacuation sur la Méditerranée de l'exportation irakienne. C'est là un des gros arguments des Lattaquiotes. On y prévoit une dépense de 30 à 40 millions de livres.

Ensuite, Alep-Deir-ez-Zor-Abou-Kemal.

Kamechlye - Hassetche - Deir - ez-Zor-Palmyre-Homs.

Ces deux nouvelles lignes permettraient l'acheminement dans les meilleures conditions de la production de cette Djézirèh mise en pleine valeur par l'irrigation et aussi par l'installation sur le sol, et groupés en coopératives d'exploitation, de nouveaux fellahs : beaucoup d'Arabes « déplacés » de Palestine sans doute.

La Syrie doit se rendre compte que les chemins de fer sont essentiels à son économie. Elle doit au départ veiller à une judicieuse coordination du rail et de la route. Les Français ont laissé un magnifique réseau routier qui mérite d'être entretenu. Et le camion 7 tonnes, aujourd'hui roi du transport syrien, devrait continuer à assurer des parcours dont le tracé rendrait trop onéreuse la construction de voies ferrées.

Combien de jeunes Français venus au Levant auront admiré la montée du petit train à crémaillère à travers les monts du Liban ! Archaïque, certes ! Mais de 1892 à 1920 ce fut le seul moyen de gagner Damas de Beyrouth ! Le D. H. P. a très bien rempli sa mission. Mais le réseau syrien tout entier demande à être rénové et surtout unifié. Pour les raisons économiques que nous venons de dire, comme pour des considérations stratégiques, le gouvernement actuel semble fermement décidé à une politique des transports. Il ne s'agira pas de nationalisation, mais bien plutôt d'une société nationale syrienne à laquelle seront appelées à participer toutes les bonnes volontés. Un des meilleurs connaisseurs du pays nous disait :

« Un grand avenir peut s'ouvrir devant la Syrie sous l'impulsion d'un homme comme le Zaïm. Le mandat avait centré toute la politique du Levant sur Beyrouth. Nos fonctionnaires ont toujours préféré littoral et montagne libanais à l'austérité de Damas. Il en demeure quelque chose... La Syrie devrait avoir son autonomie douanière. Elle devrait avoir ses propres tarifs et les protéger. Quant au Liban, pays de transit, il pourrait prendre rang de zone franche.

Damas, Hama, Homs, Alep... cités prestigieuses pour l'historien comme pour le touriste. Toutes ces villes, durant ces cinq dernières années, ont subi une poussée d'urbanisme un peu incohérent sans doute. Des quartiers entiers sont sortis du sol. Mais l'équipement urbain laisse à désirer.

Pour l'eau, il est à noter que la première grande entreprise étrangère qui ait commencé à travailler dans la Syrie nouvelle est française. Alep, cité de 300.000 habitants, souffrait depuis toujours du manque d'eau. C'est une société toulousaine qui a été chargée par le gouvernement de Damas d'étudier le projet d'utilisation des eaux de l'Euphrate. Les techniciens sont sur le terrain depuis le mois dernier. La quantité d'eau sera de l'ordre de 60.000 mètres cubes par jour. Le coût approximatif d'exécution sera d'environ 20 à 23 millions de livres syriennes.

Et notre culture ? Après plus de deux années de fermeture tous les établissements français, laïques comme religieux, ont rouvert (sauf les écoles maristes) après d'assez longues négociations qui suivirent la lettre Atassi-Chauvel. L'élite syrienne continuera à se former dans nos établissements. Les accords Atassi-Chauvel impliquaient trois à cinq heures d'arabe par semaine (grammaire, histoire et géographie), c'est dix à quatorze heures qui sont actuellement réservées à la culture arabe.

Voici des chiffres de fréquentation qui peuvent donner idée de ce succès de coopération intellectuelle après l'éclipse due aux événements politiques. Ils groupent tous les établissements de Damas et d'Alep réunis, garçons et filles :

1944-1945 (dernière année du mandat) : Damas, 2.721 ; Alep, 2.487.

1947-1948 (année de la reprise) : Damas, 2.046; Alep, 1.758.

1948-1949 : Damas, 2.422 ; Alep, 1.971.

Nous avons accordé au baccalauréat syrien l'équivalence avec le nôtre. Ce qui permettra aux étudiants arabes de venir en France en bien plus grand nombre poursuivre leurs études supérieures.

FEMME ALAOUITE EN TRAIN DE CUIRE SON PAIN.

LA MÉLOPÉE DES FEMMES DE KUNEITRA. ELLES IMPROVISENT LES EXPLOITS GUERRIERS DES HOMMES.

Les musulmans honorent leurs morts, selon leur rite, dans les vieux cimetières d'Alep.

Ces cocons deviendront fils de soie.

Les modernes silos a betteraves de Homs.

Dans le silence de la montagne syrienne on entend la cloche d'un monastère chrétien.

De même qu'il pense à envoyer chez nous une forte mission militaire, le gouvernement se propose d'accorder un plus grand nombre de bourses pour les facultés françaises.

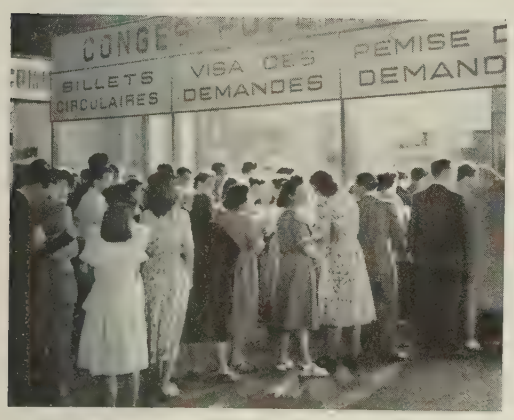
L'Institut français de Damas a pu, lui aussi, reprendre ses travaux après un « exil » forcé à Beyrouth. Il n'aura jamais cessé ces publications en arabe qui n'ont pas fini d'étonner les milieux intellectuels du monde arabe.

Ajouterons-nous que si le Liban est plus favorisé (la mission culturelle qui a charge des deux pays réside à Beyrouth, siège des hauts commissaires de jadis...) la Syrie, elle, reçoit extrêmement peu de livres français ? Les films qu'on y envoie sont, hélas ! les pires « navets » qui soient. Quant aux conférenciers, s'ils s'intéressent aux auditoires libanais, bien peu se risquent à traverser la plaine de la Bekaa pour entretenir nos amis syriens. Et cependant !... J'entends ces étudiants alépins, à l'annonce que Beyrouth attendait la tournée Cocteau-Marais, protester avec une touchante véhémence :

« Nous devons, nous autres Syriens, vus de Paris, sembler bien indignes de votre répertoire et même de Jean-Paul Sartre ! »

La France — combien d'étrangers l'ont ressenti ? — aurait eu tendance ces dernières années à montrer au monde un certain complexe d'infériorité. En ce sens une tournée en Syrie est singulièrement réconfortante. Jaloux d'une indépendance toute neuve et, de ce fait, facilement susceptible, ce pays aura voulu vivre replié sur lui-même, comme ces vieilles demeures arabes fermées à tout et à tous. L'avertissement, ç'aura été la guerre de Palestine. Depuis le mouvement du 30 mars la Syrie du maréchal Zaïm entreprend d'ouvrir portes et fenêtres sur le monde extérieur, sur cette grand'rue qu'est la Méditerranée. Et tout naturellement c'est la France qui peut la première franchir ce seuil. L'ère des discordes révolue, la France de toujours, celle des croisades, de François I^{er} comme de Napoléon, celle de la République et de l'humanisme, la France restée toujours prestigieuse en pays d'Orient saura-t-elle cultiver dans la Syrie nouvelle cette amitié exemplaire, constructive et de bon aloi ?

FIN



PARIS
EN VACANCES

Si les vacances sont à toute époque agréables, il faut convenir qu'elles sont plus intimement associées au mois d'août qu'à tout autre. Et, quand la température caniculaire invite d'une façon brûlante à chercher refuge loin des cités embrasées, comment s'étonner que les Parisiens aient, en masse, le dernier jour de juillet — un dimanche où le soleil semblait avoir trouvé de nouvelles ardeurs — déserté leur grande ville ?

Dans les gares ce fut l'affluence. Les trains étaient bondés, toutes les places louées et les couloirs pleins. Chacun pourtant finit par se caser et, la bonne humeur aidant, s'apprêta à supporter le mieux possible les longs parcours. Dès les premières heures, les autobus pour les gares d'Austerlitz, Montparnasse ou Lyon regorgeaient de voyageurs qui, souvent, avaient fait queue comme pour une matinée gratuite. Les taxis faisaient recette et les voitures aux toits surchargés de bagages se hâtaient vers les portes et le grand air.

Paris va prendre son visage traditionnel de plein été : magasins fermés, immeubles aux volets clos. Les touristes, néanmoins, continueront de l'arpenter. Et seuls quelques Parisiens impénitents, ravis de traverser les rues vides, penseront — sans en rien dire — « Quelles belles vacances je passe à Paris ! »

CONCERT CHAMPÊTRE DANS LES JARDINS DE LA MIGNARDE PAR L'ORCHESTRE DE BADEN-BADEN.

SAISON D'ART EN PROVENCE

LE FESTIVAL DE MUSIQUE D'AIX

par BERNARD CHAMPIGNEULLE

L'AMATEUR doit aujourd'hui, dès la belle saison, prendre son bâton de pèlerin. Le mouvement de décentralisation artistique s'amplifiant d'année en année, s'il veut profiter des merveilles qui sont offertes en son honneur il lui faut, pour s'en tenir à la France, courir du Festival de chant choral de Dijon au Festival romantique de Strasbourg, des Chorégies d'Orange aux Journées musicales de Besançon, et dans bien d'autres villes encore.

Entre tant de plaisirs proposés à ses yeux et à ses oreilles, la Provence se distingue avec éclat. La pureté de son ciel est propice aux spectacles de plein air. Le sourire des hommes et des choses invite au voyage et au séjour. Nous avons été comblés.

Je ne veux pas redire après tant d'autres les charmes d'Aix-en-Provence. La majestueuse solennité de ses façades patriciennes, l'intimité de ses hautes voûtes de platanes, la grâce multiforme de ses fontaines, tout contribue à lui donner un air de fête et d'aristocratique élégance qui semble appeler les enchantements de la musique. L'an dernier le Festival Mozart avait été un succès. Cette année le deuxième festival fut un triomphe.

Il n'était que de parcourir les rues, de se mêler à la foule qui montait vers le palais de l'archevêché sans dissimuler son impatience et ses plaisirs pour reconnaître ce mouvement du cœur qui fait pleinement participer l'esprit à l'œuvre d'art.

Les programmes avaient un sens, ce qui est également nécessaire. La capitale universitaire et parlementaire de la Provence célébrait un certain esprit de civilisation latine. Etaient à l'honneur les Italiens et les Espagnols, et ces musiciens d'Europe centrale qui éprouvèrent toujours pour la Méditerranée de singulières attirances, enfin des musiciens français de notre âge classique et des contemporains qui œuvrent à leur lumière. Par dilection particulière j'aurais souhaité que l'on eût cherché à être plus classique, plus Latin, peut-être plus Provençal encore ; que l'on eût fait plus large part à Campra, cet Aixois qui fit carrière chez Louis XIV ; que l'on entendît quelques pages gracieuses de son contemporain Jean-Joseph Mouret, le « musicien des grâces », autre Provençal méconnu. Ce sera, je l'espère, pour l'an prochain, car si le Festival d'Aix s'amplifie chaque année il ne pourra manquer de s'ingénier à nous apporter des révélations.

Les interprètes avaient été choisis avec une judicieuse intelligence des programmes. Au clavier Marguerite Long succédait à Robert Casadesus, qui, par la puissance et la transparence qu'il sut donner à Rameau, déchaîna l'enthousiasme. Le Nuovo Quartetto italiano, le quatuor Calvet, le trio Pasquier, l'orchestre de Baden-Baden et celui de Lausanne assuraient à la musique de chambre son rayonnement; l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire était alternativement dirigé par Ernest Bour et Hans Rosband.

La mise au point était si juste que, hormis deux ou trois programmes trop abondants, deux semaines de concerts ou de représentations, même à la cadence de deux par jour, ne pouvaient lasser. La variété des œuvres et la qualité des artistes assuraient de constants ravissements.

Faisons la part aussi de cette cour de l'ancien archevêché que Cassandre avait métamorphosée en un théâtre de plein air d'une extrême séduction. Du balcon comme du parterre chaque spectateur peut tout voir et tout entendre. Quelle acoustique surprenante dans cette salle qui a le ciel pour plafond !

Cette réussite se manifeste dans toute son ampleur lors des représentations de *Don Giovanni*. Le spectacle tient de la comédie, du drame et de la féerie. Et tous ces éléments se composent en un si merveilleux équilibre que ceux qui croyaient bien connaître le chef-d'œuvre de Mozart avaient l'impression d'une découverte. La magie de ces décors d'architecture qui prolongent à l'infini une scène pourtant sans profondeur, leurs miraculeuses transformations sous les yeux des spectateurs, la mise en scène, dirigée avec un art si parfait que l'on croit voir s'animer des peintures de maîtres, tout cela crée l'ambiance la plus favorable à la représentation d'une pièce dont la prodigieuse richesse accumule les difficultés. Le baroque et le classique, l'innocence et le cynisme, la bouffonnerie et le tragique, le léger bavardage et l'incantation sacrée se mêlent et se fondent avec un étrange bonheur.

Aucune faille dans l'interprétation. Les artistes de la Scala sont de vifs et spirituels comédiens en même temps que de grands chanteurs. Il convient cependant de placer hors de pair Suzanne Danco, admirable donna Elvira, Emmy Loose, tendre et sensuelle Zerlina, qui chante avec une incroyable aisance, et Raphaël Arié, dans le rôle bref et un peu ingrat du Commandatore, auquel il donne une puissance sereine d'une intensité bouleversante.

Au souper qui fut servi en l'honneur des artistes, après la première représentation, sur la terrasse du château de la Mignarde, devant des parterres illuminés où étaient tirés des feux d'artifice à l'ancienne, c'était un exceptionnel concert d'éloges auquel participaient les plus pointilleux des artistes et des critiques. De telles réussites ne tiennent pas seulement à l'intelligence, au goût et au sens artistique des organisateurs, mais au soin patient et fervent qui avait permis d'assurer la perfection des moindres détails. La reconnaissance de chacun allait aux artistes en même temps qu'aux animateurs du festival, MM. Bigonnet et Dussurget, qui avaient mis en œuvre tant de grandes et de petites choses pour nous dispenser ces journées et ces nuits inoubliables.

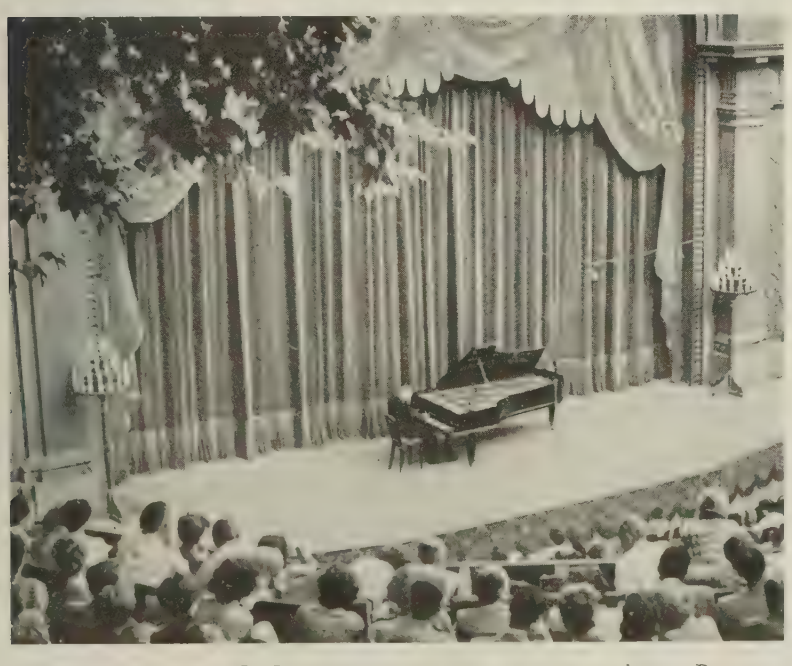
Photographies Atelier Sougez (Grimm-Provence et Beauvillard).

LE GÉNÉRAL KŒNIG ET HANS ROSBAND, DIRECTEUR DE LA PHILHARMONIQUE DE MUNICH.

« Don Giovanni. » Le festin. Décors et costumes de Cassandre. L'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire, dirigé par Rosband.

Le trio des frères Pasquier et le flutiste J.-P. Rampal interprètent un quatuor de Mozart.

L'orchestre Sud West Funk de Baden Baden.



Récital de piano par R. Casadesus, merveilleux interprète de Rameau.

L'entrée du palais de l'archevêché au cours d'un entr'acte.

Une scène de « la Tragédie du roi Richard II », de Shakespeare, dans la cour d'honneur du palais des papes transformée en théâtre.

LE FESTIVAL D'ART DRAMATIQUE D'AVIGNON

Voilà trois ans que, sous l'impulsion de Jean Vilar, sont données en Avignon chaque été des représentations que tous ceux qui y purent assister ont saluées comme des événements de l'art dramatique contemporain.

Leur cadre même, le palais des papes, impose la grandeur. On avait eu recours précédemment à Shakespeare, à Claudel ou à Supervielle. Cette année c'est Corneille, c'est *le Cid* qui a ouvert le Festival.

On admire cette noble audace, ce goût de renouveler les prestiges d'une des pièces les plus connues, pour ne pas dire les plus usées, de la littérature française. Aucun artifice extérieur. Sur de vastes tréteaux, entre quatre oriflammes qui battent sous le mistral, devant l'immensité des murs d'un palais où se joua le sort de la chrétienté, le texte s'élève dans toute sa pureté, et les jeux de scène sont réglés dans le rythme sobre d'un ballet de grand style.

Dans le même appareil scénique simple et grandiose on reprit *la Tragédie du roi Richard II*, de Shakespeare, pièce de résistance des Festivals d'Avignon. Ce drame purement historique, où la femme et l'amour ne jouent qu'un rôle effacé, émouvant symbole de l'humanité accablée par le destin, est traité avec une magnificence d'autant plus remarquable qu'elle vient d'une extrême économie de moyens. Malgré la présence d'artistes comme Germaine Montéro, Henri Rollan et Bernard Noël, de la Comédie-Française, Jean Vilar domine tout le monde par l'intelligence et la pureté du dessin qu'il donne à ses personnages, par sa justesse d'accent et la noblesse de son jeu.

Dans le jardin d'Urbain V deux créations nous ont été présentées. Les ironiques subtilités de l'*Œdipe* de Gide ne nous ont pas paru très bien convenir à un spectacle de plein air, si remarquables que fussent les stylisations du verbe et du geste. *Pasiphaë*, de Montherlant, par contre, s'accordait à merveille, dans sa belle musique panthéiste — et malgré une rhétorique quelque peu abusive — avec ces fonds de lierre et de feuillage, avec cette chaude nuit provençale, où l'on sentait sourdre la palpitation confuse des hommes et des bêtes. Mais ce n'est pas une pièce ; tout au plus un dialogue poétique, et il fallait tout l'art de la mise en scène pour lui conférer un peu de vie active.

Jean Vilar a trouvé en Léon Gischia un peintre qui crée des costumes — disons plutôt : des ordonnances de costumes — qui sous le feu des projecteurs contribuent de façon primordiale à l'extraordinaire éclat du spectacle.

Bernard Champigneulle.

Dans le jardin d'Urbain V, Germaine Montéro et François Chaumette dans « Pasiphaë » de Montherlant. — Jean Vilar, dans le costume de don Fernand, du « Cid », avec le peintre Léon Gischia. — Jorris Maulne (Rodrigue) et Chimène (Françoise Spira).

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Le testament d'Alain Gerbault

Je ne puis donner un autre nom à ce dernier livre d'Alain Gerbault, qu'il a terminé peu de temps avant sa mort, en 1941. Le solitaire des océans, le poète du Pacifique a laissé dans ce volume un message qui dépasse les précédents. Il lance un appel pour le salut d'une race et d'une civilisation. *Un Paradis se meurt,* tel est le titre de l'ouvrage (Ed. Self). Ce paradis, ce sont les îles océaniennes : Tahiti, les Gambier, les Marquises, l'île de Porapora surtout, qu'Alain Gerbault a aimée entre toutes. Et la mort, c'est la civilisation européenne qui l'a apportée, en méprisant l'authentique civilisation maorie qu'elle a saccagée, en avilissant une race belle et pure, en n'apportant guère à la place de tout ce qu'elle a détruit que les pratiques d'une vie soumise à la passion de l'argent.

J'entends bien que l'expansion européenne a d'autres prétentions. On dira notamment que les missionnaires ont évangélisé les indigènes. A quoi Alain Gerbault réplique : « Aujourd'hui il n'est plus question de convertir les indigènes, qui depuis fort longtemps pratiquent tous une religion chrétienne. L'effort des missionnaires devrait plutôt se porter sur les blancs qui arrivent tous dans ces îles pour s'enrichir et n'ont d'autre religion que le culte de l'argent. Les indigènes sont encore les plus près du Christ, et ce n'est pas à eux qu'on devrait enseigner qu'il ne faut pas prendre ce qui appartient à autrui. »

Le livre d'Alain Gerbault est infiniment émouvant. Il n'a pas de peine, en outre, à nous convaincre. Car s'il décrit des beautés que nous ne connaissons pas, des paysages de rêve, une humanité au charme édénique, il nous montre, dans le rôle d'agents de destruction de ces merveilles, des choses que nous connaissons trop bien : la stupide et féroce machine administrative, le règne de la médiocrité et de la laideur, l'orgueil meurtrier du dirigisme.

Dès les premières pages le contraste s'établit. Nous débarquons avec Alain Gerbault dans une petite île du nom de Raivavae. Elle est administrée par un chef indigène, et les sentiers qui la parcourent traversent des sites riants. Pourtant, ajoute Gerbault, l'européanisation a déjà fait son œuvre. Le bord de la mer est déshonoré par de petits édifices en planches et en tôle. « La civilisation blanche n'a rien su produire de beau. » Pourquoi voudrait-on qu'elle fît mieux là-bas qu'à Bécon-les-Bruyères ou à Epinay-Villetaneuse ?

Alain Gerbault a malheureusement contre elle des griefs plus graves. Il dénonce en premier lieu la destruction physique de la race par le métissage. Le célèbre *Mariage de Loti* a été d'un funeste exemple. Gerbault parle des administrateurs qu'il a vus vivre officiellement à la Résidence, sous le pavillon français, avec une maîtresse indigène. Les *vahinés* sont aussi recherchées par les fonctionnaires que par les marins, les touristes ou les gendarmes.

Les enfants qui naissent de ces unions sont des déracinés. Ils n'éprouvent pas comme une déchéance la perte de leur race, mais ils tirent une médiocre vanité d'être des demi-blancs. « Comment pourrait-il en être autrement, demande Alain Gerbault, après tous les efforts accomplis depuis un siècle et demi pour détruire tout ce qui est indigène, coutumes, histoire, gouvernement, et pour faire sentir à cette population qu'elle n'est rien dans son propre pays ? »

Je ne puis entrer dans le détail d'une situation qu'Alain Gerbault a examinée à fond. Il faut lire d'un bout à l'autre ce livre, qui est par certains de ses aspects un voyage d'île en île dans des paysages enchanteurs, et par d'autres une courageuse enquête menée par une grande âme. Que faudrait-il donc faire ? Que suggère Alain Gerbault ?

Il ne demande pas que la France se retire de ses possessions d'Océanie, comme le font les anticolonialistes qui travaillent pour une propagande étrangère. Il sait bien, et il le dit, que le commerçant chinois — qui est déjà là — ou le conquérant anglais ou américain prendraient vite notre place. Mais il faut, écrit-il, changer une colonisation dont il semble que le but principal soit de caser de nombreux fonctionnaires de la métropole pour qu'ils touchent d'énormes appointements.

C'est à la noblesse de la vocation française qu'Alain Gerbault fait appel et aux hommes les meilleurs dont la France a la ressource, quand il écrit : « Il serait possible de faire beaucoup en Océanie si nous avions un cadre d'officiers des Affaires indigènes de la valeur de celui que nous possédons au Maroc... Nos fonctionnaires en Polynésie ne font que passer quelques années dans le pays, sans rien connaître des populations qu'ils gouvernent. Si l'on voulait faire quelque chose de sérieux, il faudrait avoir un corps de fonctionnaires consacrant toute leur carrière à l'Océanie et prévoir une chaire d'enseignement du tahitien à l'Ecole coloniale où seraient formés des administrateurs spécialisés. »

Je transcris cette suggestion pour montrer qu'Alain Gerbault, avant de mourir, a étudié les moyens pratiques de résoudre le grave problème où une responsabilité française est engagée. On voudrait que cette voix d'outre-tombe fût entendue. Ce serait une haute mission de notre peuple à l'égard de la race et de la civilisation maories que celle qui répondrait au dernier appel qu'Alain Gerbault a lancé :

Qu'on sauve les derniers Maoris de race à peu près pure et qu'on les protège ;

Qu'on ferme certaines îles, qu'on constitue des réserves indigènes, qu'on leur laisse leur langage ;

Qu'on empêche les blancs de s'emparer des terres découvertes par les dieux de la mer ;

Qu'on sauve au moins Porapora, berceau jadis de la civilisation polynésienne, où vivent encore aujourd'hui de purs descendants de ceux qui furent les plus grands navigateurs de tous les temps.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Il pleut toujours le dimanche

Nous ne connaissions jusqu'ici de Robert Hamer que sa mise en scène de l'un des sketches d'*Au cœur de la nuit. Il pleut toujours le dimanche* ne permet pas de douter que cet ancien monteur compte parmi les réalisateurs anglais qui donnent mieux que des espérances.

Dans son dernier film il combine deux éléments différents. D'une part, selon la tradition des documentaristes britanniques, une peinture minutieuse et fidèle d'un milieu social ; d'autre part, une anecdote vaguement policière : l'évasion d'un bagnard et les méfaits de trois petits escarpes. En fait le mélange est assez maladroit pour que nous nous croyions autorisés à examiner séparément les deux ingrédients, avant de nous poser la question de leur rapport.

Les deux malédictions qui pèsent sur l'Angleterre sont son climat et l'observance du sabbat. Il était piquant de les réunir comme thème d'un film et suffisamment paradoxal d'en faire rire au lieu de se lamenter sur elles. Les continentaux en général et les Français tout particulièrement ne peuvent pas se faire la plus légère idée de l'ennui qui s'abat sur tout un peuple le jour obligatoirement consacré au repos : aucune réunion sportive n'a lieu, les théâtres et tous les lieux de divertissement sont fermés. Seul le cinéma fait exception à la règle, parce qu'il date d'une époque où commençait à se manifester un certain relâchement à la règle puritaine et qu'il ne se trouvait pas inclus, et pour cause, dans les prohibitions expressément promulguées depuis Cromwell.

On peut se demander d'ailleurs dans quelle mesure cette exception n'est pas à la base de l'extraordinaire développement de l'exploitation cinématographique : l'Angleterre vient en tête de tous les pays, avec les Etats-Unis, pour le pourcentage de fauteuils de cinéma par millier d'habitants. Le dimanche après-midi, à la porte des salles permanentes, les queues dépassent en longueur tout ce qu'on peut voir ailleurs.

C'est dans la classe moyenne que se traduit naturellement cet état de choses sous sa forme la plus aiguë : tous ceux qui ont une auto se hâtent de fuir Londres pendant le week-end. Aussi le film se situe-t-il avec raison dans une de ces rues uniformément composées de maisons à un étage, bâties sur le même modèle, où vivent les fonctionnaires, les employés, les ouvriers. Et voilà un des ménages pris au hasard : un veuf qui s'est remarié avec une femme sensiblement plus jeune que lui, pour donner une mère à ses trois enfants, deux filles aînées, l'une coquette, l'autre sérieuse, et un garçon à l'âge ingrat. Qu'est-ce que ces êtres peuvent bien faire un dimanche où il pleut ? Chacun à sa manière essaiera de s'évader. Et si aucun ne suivra la bannière de l'Armée du Salut qui invite, à coups de grosse caisse, à profiter de cette occasion unique de s'assurer une vie éternelle, nous verrons une gamme de réactions qui va de la satisfaction béate à la révolte rageuse. A intervalles réguliers revient la vision désolante de la petite rue, pratiquement déserte, tantôt noyée sous l'averse, tantôt essayant de sécher ses flaques d'eau pendant une brève éclaircie.

Pourtant, si l'authenticité de chaque détail ne saurait être contestée, l'ensemble oblige à des réserves. Certaines scènes ne peuvent pas se passer le dimanche et sont empruntées à la vie de la semaine : par exemple, il est complètement invraisemblable qu'une boutique de disques soit ouverte ou qu'un inspecteur de police se livre ce jour-là à une enquête qui n'est pas de la plus haute urgence. On peut reprocher aux scénaristes de ne pas s'être montrés assez rigoureux dans le choix des incidents qui auraient dû tous concourir à la création de l'atmosphère.

L'anecdote policière soulève des critiques plus graves. Va pour le forçat évadé qui cherche refuge auprès de la femme qui l'a aimé dix ans plus tôt et qu'elle cache dans sa propre chambre à l'insu de toute sa famille. Le réalisateur a tiré un excellent parti de la tension nerveuse qui résulte de cette situation et de la manière dont tous ceux qui l'ignorent « brûlent » de découvrir cette présence insolite. Mais il a trébuché sur deux autres obstacles. D'abord — c'est instructif du point de vue des mentalités populaires — le forçat évadé qui est *a priori* un personnage sympathique pour le public français est *a priori* un personnage antipathique pour le public anglais. Robert Hamer a manifestement hésité entre les deux solutions. Il a compris que l'intérêt du film diminuerait sensiblement si le bagnard était dès l'abord antipathique : nous nous passionnons moins pour l'arrestation d'un coupable que pour la libération d'un innocent, c'est un fait ; sans compter qu'il faut nous faire participer à l'état d'âme de la femme mariée qui reste sensible à la réapparition d'un premier amour. Puis, d'une manière arbitraire, il a rendu le fugitif odieux, pour que nous prenions fait et cause pour la police dans la poursuite (d'ailleurs fort spectaculaire et techniquement remarquable) qui se déroule dans une gare de triage (elle aussi bien animée pour un dimanche, soit dit en passant). Il en résulte un déséquilibre dont tout le film pâtit.

Enfin les sketches où apparaissent les trois escarpes n'ajoutent vraiment rien à l'action, et celui où l'un d'eux tombe nez à nez avec le forçat immédiatement après avoir commis un crime abuse de la permission qu'ont les scénarios d'exploiter les coïncidences.

Le reproche fondamental que je ferai au film est toutefois différent : il tient à ce que la peinture d'atmosphère et l'anecdote, loin de se renforcer l'une par l'autre, se détruisent. En réalité l'ennui qui se dégage d'un dimanche pluvieux à Londres est tel que l'intrusion d'un malfaiteur dans le foyer le plus honnête ne peut être, pour le spectateur tout au moins, ressentie que comme un divertissement inespéré.

PETITES CHRONIQUES

EDOUARD BARTHE

Edouard Barthe, sénateur de l'Hérault, questeur du Conseil de la République, vient de mourir à l'âge de soixante-sept ans. Né à Montblanc (Hérault), il fit à Montpellier ses études de pharmacie et fut reçu à l'internat des hôpitaux. Elu député en 1910, il se révéla très vite comme un remarquable spécialiste des questions viticoles. Les vins du Midi traversaient depuis 1910 une crise très grave. Il sut fédérer les bonnes volontés, régler, en la contingentant, la sortie des récoltes et rendit à toute la viticulture française les plus éminents services. Au cours d'un voyage aux Antilles il appliqua ses méthodes au régime des rhums et améliora très sensiblement la situation des rhumiers. Il présidait le Comité de propagande des vins de France et l'Office international du vin. La viticulture perd en lui le meilleur de ses défenseurs et tous ceux qui le connaissaient un ami exquis.

P.-E. C.

NOS PROCHAINS SUPPLÉMENTS

France-Illustration fera paraître dans ses numéros des 13, 27 août et 10 septembre un grand roman d'Edouard Peisson

LES RESCAPÉS DU "NEVADA"

Nous rappelons que notre supplément théâtral et littéraire n'est servi que par abonnement couplé avec *France-Illustration* et réservé aux catégories 2 et 4.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'EUROPE ORIENTALE :

Le Viol de la Pologne : un modèle d'agression soviétique. Souvenirs de Nicolas Mikolajczyk, ancien premier ministre, trad. R. Jouan (Plon, V-371 pages). « Pendant combien de temps une nation comme la nôtre peut-elle survivre à la corrosion de son âme ? » demande M. Mikolajczyk. L'histoire n'a jamais enregistré de tentative mieux organisée pour asservir des hommes et des nations entières. Une minorité communiste s'est emparée du pouvoir absolu par le seul fait qu'elle disposait d'armes modernes. La technologie de la terreur est venue rapidement à bout d'une foule sans armes. « Nous avons succombé avant même que la guerre fût finie, parce que nous fûmes sacrifiés par les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, nos alliés ; parce que la fleur de notre jeunesse a été fauchée en se battant aux côtés de ceux-ci ; parce que la Russie nous a dépouillés de nos richesses industrielles et agricoles en les qualifiant de butin de guerre ».

Ces lignes résument un texte vécu. L'auteur y relate ses entretiens avec Roosevelt, Churchill et Staline. Les deux premiers nourrissaient d'étonnantes illusions sur la politique soviétique. Quant à Staline, il laissa échapper cet aveu : « Je ne peux pas avoir confiance dans les Polonais. Ils me soupçonnent de vouloir occuper de nouveau leur pays. »

Un récit atroce : celui des soixante-trois jours d'enfer que représenta la bataille de Varsovie, où les Russes, immobiles dans les faubourgs, attendirent que les Allemands eussent tué ou blessé 250.000 Polonais et dynamité la ville pour intervenir.

M. Mikolajczyk montre ensuite comment, le gouvernement de Londres étant éliminé par Moscou, les communistes s'emparèrent du pouvoir.

Le livre s'achève sur un parallèle entre le régime hitlérien et la domination soviétique.

Le Coup de Prague : une révolution préfabriquée. Souvenirs de Hubert Ripka, ancien ministre (Plon, VII-372 pages). C'est l'histoire des deux « protectorats » imposés à la Tchécoslovaquie en dix ans. En 1938 le pays succomba devant l'offensive de son ennemie héréditaire, l'Allemagne. En 1948 il fut asservi par la Russie, son « alliée ».

Jour par jour, presque heure par heure, M. Ripka nous fait suivre les péripéties de ce dernier drame. Aux élections de 1946 les communistes, qui s'étaient assuré tous les leviers de commande, obtinrent la courte majorité qu'ils allaient transformer en dictature. La participation à la conférence du plan Marshall avait été acceptée sans discussion par le gouvernement. Mais à peine la délégation tchèque qui allait négocier à Moscou un accord commercial fut-elle arrivée que Staline la mit en demeure de révoquer cette décision.

Puis c'est la relation des journées tragiques de février 1948 où les « comités d'action » jouèrent à Prague le rôle qu'avaient joué en Russie les soviets d'ouvriers et de soldats en paralysant toute résistance au coup d'Etat communiste. Benès, las, découragé, capitula devant ce nouveau Munich. Nul n'avait fait plus que lui pour entretenir l'amitié soviétique : il assistait impuissant à l'effondrement de son œuvre.

Deux semaines plus tard Masaryk était trouvé mort au pied du château des Hradschin, l'Acropole de Prague.

ALBERT MOUSSET.

LE CONCOURS HIPPIQUE DE DEAUVILLE

Le concours hippique international qui vient de se disputer à Deauville est certainement l'un des plus brillants et des plus richement dotés qui aient jamais été organisés sur la côte normande.

Devant une assistance particulièrement élégante les meilleurs cavaliers du moment se sont affrontés et, à dix ans de distance, le comte de Maillé remporte pour la seconde fois la Coupe, sur Trinquant puis URSS, qui se classèrent respectivement premier et deuxième devant Sucre de Pomme, monté par le chevalier d'Orgeix.

La compétition féminine est revenue à M^lle^ Cancre, en selle sur Héra, devant M^me^ Sénès, sur Une Belle B.

Les prix furent remis aux concurrents au cours d'un grand gala organisé aux Ambassadeurs.

PÈLERINAGES MILITAIRES A LOURDES

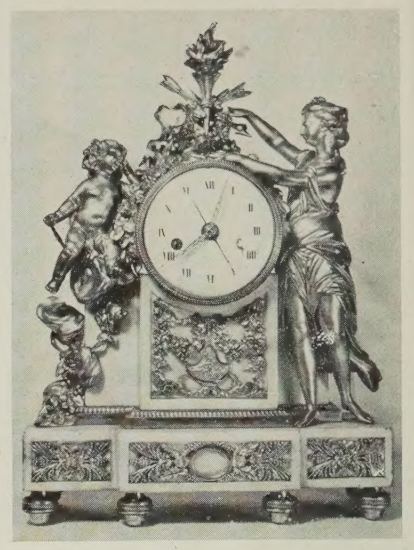
Les mois d'été amènent toujours à Lourdes une affluence de pèlerins venus de tous les points de la terre, parmi lesquels on reconnaissait ces jours derniers M^me^ Dionne, la mère des quintuplées canadiennes. Deux pèlerinages, ces dernières semaines, ont apporté autour de la grotte de Massabielle une note particulière : le pèlerinage international de l'aviation qui groupait 8.000 pilotes de tous pays, dont certains étaient venus en avion, et le pèlerinage international de *Pax Christi*. Vingt-cinq mille pèlerins venus des cinq parties du monde, trente-quatre nations représentées ont prié pendant trois jours pour la paix mondiale.

Le congrès, car c'était en même temps le deuxième congrès international de *Pax Christi,* était présidé par S. Em. le cardinal Schuster, archevêque de Milan, entouré de plus de quarante cardinaux, archevêques et évêques, parmi lesquels le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, le cardinal Frings, le cardinal Saliège, archevêque de Toulouse, M^gr^ Schroffer, évêque d'Eichstadt (Bavière), M^gr^ Vaudry, recteur de l'université de Laval (Canada). Les délégations les plus importantes venaient d'Allemagne, d'Italie et des dix-huit diocèses canadiens, mais se rencontraient également les représentants de l'Angleterre, des Indes, comme ceux du Mexique, de la Belgique, de l'Ukraine, de la Grèce, de la Yougoslavie ou des chrétientés de l'Amérique du Sud.

Ces journées de prières furent également des journées d'études car des « carrefours » d'études étaient également prévus, mais la note dominante de ces manifestations fut d'abord et surtout la prière pour proclamer leur foi « en Celui qui est, comme l'a si bien montré M^gr^ Garonne, la seule pierre d'assise pour bâtir le monde ».

Mais le moment le plus émouvant fut celui où le samedi soir, avant la messe de minuit qui devait être dite en rite oriental par M^gr^ Bucko, le seul évêque ukrainien encore vivant, les chœurs slovènes chantèrent leurs hymnes d'une si poignante actualité : « Prions pour ceux qui souffrent, prions pour ceux qui sont dans la peine. »

M^gr^ Régent, doyen des aumôniers militaires, dépose une gerbe au pied du monument aux morts de Lourdes.



Pendule d'époque Louis XVI en marbre et bronze doré, à décor d'une statuette de jeune femme et d'un Amour sur des nuages, provenant de la collection Marius Paulme et adjugée 135.000 francs à la Galerie Charpentier, par M^e^ Etienne Ader, assisté de MM. Damidot et Lacoste, experts.

PENDULES A SUJETS

Horlogers et ciseleurs du XVIII^e^ siècle s'entendirent pour faire des pendules non seulement un objet d'utilité, mais essentiellement un objet d'art qui devait trouver sa place aussi bien sur un petit bureau qu'en « garniture » sur une cheminée.

C'est sous le règne de Louis XV qu'apparut le « sujet ». L'ornementation des cartels d'applique s'agrémentait de rocailles et de mascarons divers. A ceux-ci succédèrent des petites statuettes, telle cette pendule d'époque Louis XV en bronze doré ciselé présentant cinq personnages de la comédie italienne et adjugée 330.000 francs dans une récente vente de l'Hôtel Drouot. Puis avec la vogue grandissante des pendules de cheminée le « sujet » s'imposa aussitôt. Saint-Germain, célèbre fondeur-ciseleur de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, a signé une pendule représentant l'enlèvement d'Europe, actuellement au Louvre ; tandis qu'en 1756 Gallien exécutait pour le Conseil du cabinet à Versailles une pendule symbolisant la France, gouvernée par la Sagesse et couronnée par la Victoire, accordant sa protection aux Arts.

Dans les salons les sujets ne sont pas aussi austères. Ce sont des lions, des éléphants, des rhinocéros, et l'animal en bronze de patine brune se détache sur le socle doré et supporte le mouvement. Mais la grâce et l'amour ne perdent pas pour autant leurs droits : des statuettes de jeunes femmes et d'anges ornent les plus charmantes productions du règne de Louis XVI. Citons en exemples quelques-unes des belles pendules qui faisaient partie de la collection Paulme ; on a donné 100.000 francs pour une pendule présentant un Amour debout sur des nuages et taquinant d'une flèche une bacchante endormie, 265.000 francs pour une autre dont le mouvement était supporté par deux sphinx à têtes de femme et flanqué de l'Amour déguisé en moine mendiant tendant la main, enfin 420.000 francs pour une pendule groupant trois enfants symbolisant le commerce avec les colonies.

FRANCIS SPAR.

"TROISIÈME RÉPUBLIQUE"
ALEXANDRE ZEVAÈS
CLEMENCEAU

Dans la même collection
J. CHASTENET : RAYMOND POINCARÉ
JULLIARD

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Degas appréciait l'art de Suzanne Valadon, et plus particulièrement le style de ses dessins. Aussi sommes-nous reconnaissant à la Galerie de l'Elysée d'avoir présenté une série de dessins de la « terrible Maria ». Le choix est éclectique et permet de goûter le talent incomparable de la plus grande femme peintre. Son trait, tantôt cursif ou incisif, tant moelleux ou sinueux, saisit l'essence même de l'être ou de l'objet. Ses nus pleins et charnels sont d'une sensualité souvent brutale, parfois vulgaire, mais jamais triviale. Ses natures mortes expriment la qualité spécifique de l'objet et, en ce sens, Suzanne Valadon continue la tradition de Chardin et de Cézanne. Quant à ses portraits, ils sont réalistes, vivants et toujours imprégnés de spiritualité. Elle sonde l'âme humaine et fait ressortir les traits saillants aussi bien de l'être extérieur que de l'être intérieur. Dans cet esprit le portrait de son fils, Maurice Utrillo, exposé ici et dessiné sur papier calque, est un chef-d'œuvre de compréhension psychologique.

La Galerie Roux-Hentschel présente les œuvres récentes de quatre peintres : Buffet, Civet, Clavé, Venard. Le style sobre et les harmonies quasi monochromes de Buffet exaltent davantage les coloris rutilants de ses co-exposants : Buffet est habile dans le domaine de la composition et dans l'expressionnisme parfois dramatique qui émane de ses toiles. Clavé se complaît toujours dans le jeu subtil des arabesques, et ses grands cernes noirs qui modèlent les formes de l'objet font vibrer les couleurs riches et rares de ses natures mortes somptueuses.

Civet et Venard restent toujours de bons peintres dont il convient de suivre le talent.

Irène Codreano expose quelques sculptures et dessins en compagnie du peintre Robert Pikelny à la Galerie André Maurice. L'art d'Irène Codreano est traditionnel, sincère, direct. Ses dessins, notamment ses études de nus, offrent toute la souplesse en même temps que la vigueur propre aux sculpteurs. Ses bustes et ses statuettes réalistes témoignent d'une certaine sensibilité. Les peintures de Robert Pikelny font parfois songer à celles d'Asselin. Il aime à évoquer les scènes de cirque et traite fréquemment les chevaux, dont il saisit les attitudes pleines d'élégance. C'est un art simple, aux harmonies souples, art sans prétention, mais digne d'être apprécié.

MAURICE SÉRULLAZ.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Sous le titre *D'une guerre à l'autre* (Libr. Charles-Lavauzelle), le général d'armée Réquin apporte, sous couvert de « souvenirs », des précisions intéressantes et même certaines révélations sur les événements auquel il a été mêlé, comme acteur ou comme témoin, de 1919 jusqu'au second conflit mondial. Ayant travaillé auprès ou sous les ordres de beaucoup de chefs de gouvernements et de chefs militaires qui ont à certaines heures cruciales tenu entre leurs mains les destinées de l'Europe, il consigne les leçons de son expérience dans ce livre où l'auteur, ainsi que le souligne dans sa préface le général Vanier, ambassadeur du Canada, « nous laisse deviner comment s'est formé l'orage qui fut si près d'engloutir notre civilisation d'Occident ».

LE BRIDGE (N° 63)

LE SYSTÈME CULBERTSON 1949
(4e suite)

Les réponses du partenaire à l'ouverture d'un sans-atout.

I

Avec 1 ½ levée d'honneur (ou moins) et pas de couleur de plus de 5 cartes, passez.

II

La réponse 2 sans-atout sur 1 sans-atout se fera avec une des trois sortes de jeux suivants :

A) De 2 à 2 ½ levées d'honneur, avec de la force à au moins deux couleurs. Si l'on n'a que 2 L. H. on devra avoir 3 ou 4 honneurs. C'est ainsi qu'il faut passer avec : ♠ 6 5 ♡ A R 7 ◇ 9 7 6 3 ♣ 8 5 4 2 ou ♠ A 7 3 ♡ A 6 3 2 ◇ 8 6 ♣ 7 5 4 3.

Cependant, la présence d'un arrêt à une autre couleur, ou une couleur de 5 cartes, justifie la réponse 2 sans-atout ; et avec 2 ½ L. H. quelconques, la réponse 2 S. A. est requise.

Répondez 2 sans-atout sur 1 sans-atout avec : ♠ 6 5 ♡ A R 7 ◇ V 10 4 3 ♣ 8 5 4 2 ou ♠ 6 5 ♡ A R 7 6 3 ◇ 9 7 6 ◇ 8 7 4 ou ♠ 6 3 2 ♡ A R 6 ◇ 6 5 4 ♣ R 8 4 2 ou ♠ D 6 4 ♡ A V 7 ◇ R 3 2 ♣ 7 6 5 2.

B) 1 ½ levée d'honneur divisée en au moins trois couleurs et composée de 5 ou 6 honneurs.

Répondez 2 sans-atout sur 1 sans-atout avec : ♠ R 10 3 ♡ V 8 5 4 ◇ 7 3 ♣ A 10 7 2 ou avec ♠ R 6 5 ♡ D 7 6 3 ◇ D 6 2 ♣ R 9 6. Dans cette dernière main, 1 ½ L. H. composée de seulement 4 honneurs suffit parce qu'il y a un arrêt à chaque couleur.

C) 1 ½ L. H. avec une forte couleur de 6 cartes. Exemple ♠ 9 4 ♡ 6 5 ◇ A D 8 7 6 3 ♣ 10 9 4.

III

La réponse 3 sans-atout sur 1 sans-atout se fait dans la règle avec une distribution 4-3-3-3 ou 4-4-3-2 et l'un des trois jeux suivants :

D) 3 levées d'honneur ;

E) 2 ½ levées d'honneur réparties en au moins 3 couleurs, avec 6 honneurs ou plus (exemple : ♠ A R D ♡ 10 8 4 3 ◇ 10 6 2 ♣ D 8 7).

F) 2 levées d'honneur si la main contient une couleur de 6 cartes commandée par ½ levée d'honneur ou plus. Exemple : ♠ A 6 ♡ 9 8 5 ◇ R 8 7 6 3 2 ♣ R 8.

IV

La réponse 2 d'une couleur sur 1 sans-atout est impérative pour un tour et exige de ½ levée d'honneur avec une couleur de 6 cartes, jusqu'à 2 ½ levées d'honneur avec une couleur de 5 cartes.

La réponse 2 ♠ ou 2 ♡ sur 1 sans-atout se fera avec de 1 ½ à 2 levées d'honneur et une couleur majeure de 5 cartes (au moins), ou deux couleurs majeures de 4 cartes.

Répondez 2 ♠ sur 1 sans-atout avec ♠ D 10 8 6 5 ♡ 6 3 ◇ A V 7 5 ♣ 9 7.

Si le partenaire ouvreur dit 3 ♠, vous pouvez essayer 4 ♠. Mais s'il répond 2 sans-atout, la manche est improbable : passez.

Avec ♠ A D 6 5 3 ♡ 6 5 4 ◇ 9 4 ♣ 6 5 3, mieux vaut passer sur 1 sans-atout, la main ne contenant que 2 honneurs.

Avec ♠ 8 2 ♡ R V 10 8 5 ◇ R 5 3 ♣ D 7 6 répondez 2 ♡ sur 1 sans-atout. Si le partenaire ouvreur dit 3 ♡, mettez-en 4. S'il dit 2 sans-atout, dites 3 S.-A.

Avec ♠ A 10 6 3 ♡ R D 8 5 ◇ D 7 ♣ 8 5 2, répondez 2 ♡ (et non 2 ♠) sur 1 S.-A. Sur 2 ♡ le partenaire ouvreur a la possibilité de répondre 2 ♠ avec un ♠ déclarable de 4 cartes, tandis que sur une réponse 2 ♠, il n'oserait peut-être pas dire 3 ♡ avec 4 ♡ déclarables. Si, sur 2 ♡, le partenaire ouvreur dit 2 ♠ ou 3 ♡, mettez 4 à la même couleur car vous avez au moins 8 atouts. Si, sur 2 ♡, il dit 2 S.-A, mettez 3 S.-A.

Excepté avec des distributions très irrégulières (deux singletons ou une chicane par exemple), la réponse 2 ◇ ou 2 ♣ sur 1 sans-atout est un effort pour arriver à 4 ♠ ou 4 ♡ s'il y a lieu. En conséquence une réponse 2 ◇ ou 2 ♣ implique presque toujours 4 cartes à au moins une couleur majeure.

Répondez 2 ◇ sur 1 sans-atout avec ♠ 10 9 6 3 ♡ V 6 2 ◇ A R 8 5 4 ♣ 7.

Répondez 2 ♣ sur 1 sans-atout avec ♠ R 6 5 3 ♡ A 7 6 2 ◇ 5 ♣ D 5 3 2 malgré la faiblesse du ♣. La manche à sans-atout est douteuse à cause du singleton à ◇ et de la faiblesse de la main (seulement 3 honneurs). Mais si, sur 2 ♣, l'ouvreur peut dire 2 ♠ ou 2 ♡, mettez-en 4.

(A suivre.)

UNE NOUVELLE VERSION DU BLACKWOOD

Se rendant compte des inconvénients que présentent les réponses au 4 sans-atout et au 5 sans-atout du Blackwood classique (manque de précision qui ne permet pas de connaître la couleur de l'as ou du roi manquant quand on n'a pas les 4 as et les 4 rois, et l'on sait qu'une équipe donnée n'a ces 8 cartes que 2 fois sur 1.000 donnes), Stewart W. Bowers propose, dans le numéro de février 1949 d'une revue américaine, de répondre ainsi au 4 sans-atout Blackwood :

5 ♣ si l'on n'a pas d'as ; 5 ◇ si l'on a un mauvais as ; 5 ♡ si l'on a un bon as ; 5 ♠ si l'on a 2 as quelconques ; 5 S.-A. si l'on a 3 as quelconques ; 6 ♣ si l'on a les 4 as.

Si, après avoir reçu une réponse de 5 à la couleur, le joueur qui a dit 4 sans-atout redit 5 sans-atout, il interroge sur les rois et les réponses sont analogues : 6 ♣ pas de roi, 6 ◇ un mauvais roi, 6 ♡ un bon roi, 6 ♠ deux rois quelconques, etc.

Un bon as, un bon roi est un as ou roi à une couleur déclarée (dans le sens de proposée comme atout) par le joueur qui dit 4 sans-atout ou son partenaire.

Il va de soi que dans des enchères telles que Nord 1 ♠, Sud 3 ◇, Nord 4 ◇, Sud 4 sans-atout, Nord 5 ♡, Sud 5 sans-atout, Nord ne peut pas considérer ♡ comme une couleur déclarée. Une réponse de Nord 6 ◇ montrera donc un seul roi, ♡ R ou ♣ R et une réponse 6 ♡ montrerait un seul roi, ♠ R ou ◇ R.

Cette nouvelle version du Blackwood est sûrement meilleure que l'ancienne en ce qui concerne les as, mais c'est plus douteux en ce qui concerne les rois. Les seuls rois intéressants sont les bons rois, comme je l'ai démontré. Je me réjouis de voir enfin un théoricien me suivre dans la voie que j'ai ouverte par mes recherches sur les demandes de chelem, publiées il y a déjà des mois. Peut-être un théoricien français fera-t-il mieux encore que Bowers pour l'amélioration du Blackwood classique, qui est vraiment insuffisant comme précision.

ANDRÉ CHÉRON.

PHILATÉLIE

UN NOUVEAU « BLOC » DU LIECHTENSTEIN

Du 6 au 14 août se déroule à Vaduz, « capitale » de la principauté de Liechtenstein, la cinquième des expositions philatéliques annuelles.

A cette occasion un bloc commémoratif est mis en circulation. Il se compose de trois valeurs prises dans la récente série des « tableaux » : 10 Rp. vert, 20 Rp. rouge, 40 Rp. bleu. Dimensions du bloc : 122×70 mm. Le prix de vente a été fixé à trois francs, le supplément sur la valeur faciale étant destiné à assurer le financement de la manifestation.

J. BELLAY.

P. HENRY 23, Faubourg-Poissonnière, Paris (9e). Tél. : Prov. 68-40. Spécialiste en timbres d'Europe anciens et modernes, à la pièce ou en séries. ACHAT de collections, lots et vieilles archives. Grand choix de timbres de France.

LA FRANCE PRODUIT DE PLUS EN PLUS D'ÉLECTRICITÉ

ANNÉES	KILOWATTS-HEURE
1945	19,1 milliards
1946	24,4 —
1947	27 —
1948	29,8 —

Vos revenus augmenteront aussi vite que la production, si vous prenez des bons d'électricité à 5 ans.

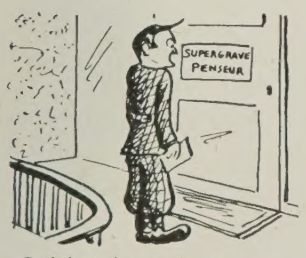
Aucune formalité à remplir, aucuns frais à payer.
— Des coupons payables à domicile avec prime de 10 %.
— Un revenu qui ne peut qu'augmenter.
— Un titre anonyme.

LE BON D'ÉLECTRICITÉ A REVENU VARIABLE
RENSEIGNEZ-VOUS E- 2

OFFICIERS MINISTÉRIELS

A VENDRE A TALLOIRES
Au bord immédiat du lac d'ANNECY
TRÈS BELLE PROPRIÉTÉ du peintre graveur CHARLES COPPIER. Parc de 10.000 m² Port-Pergola sur le lac. VUE INCOMPARABLE. ADJUDICATION. Étude de Me ROSAY, notaire, 14, rue Vaugelas, ANNECY, le 12 août 1949, à 11 heures. MISE A PRIX : 4.000.000 de francs.

LECTURES DE VACANCES OU LE SNOBISME DE LA GRAVITÉ, par CAMI.



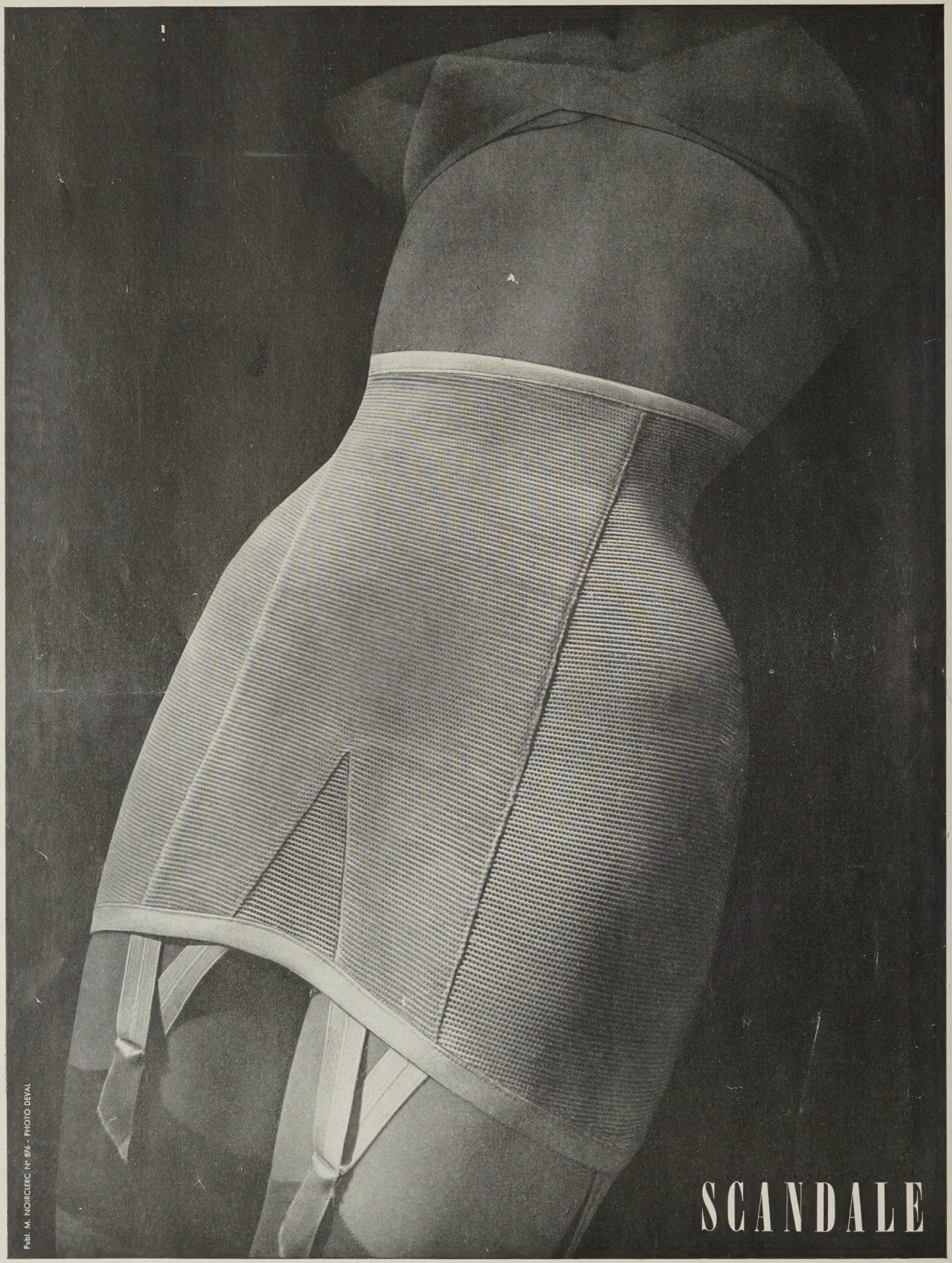
« Quels bouquins pour lire en vacances
« Emportez-vous de la maison ? »
C'est l'enquête de circonstance
Que l'on fait en cette saison,
Pour se conformer à l'usage,
Stop, le reporter, s'est rendu
Chez quelques doctes personnages,
Et voici son compte rendu :

« Solennel autant qu'un burgrave,
« L'un m'a dit : jamais je ne ris !
« Je ne lis que les auteurs graves :
« Sartre, Claudel et Valéry ! »
« Mais je vis qu'il glissait « en douce »,
« Entre les œuvres de Zénon
« Et le dictionnaire Larousse,
« Un « policier » de Simenon ! »

« Puis une « snob », sans préambule,
« M'a dit : J'emporte mon Képler,
« Dix volumes sur Thrasybule,
« Freud, Einstein et Schopenhauer »,
« Mais sous ces ouvrages austères
« Elle emportait incognito
« *Fantômas, les Trois Mousquetaires,*
« *Rocambole* et *Monte-Cristo* !

« Un esthète de Montparnasse
« M'a dit : Moi, je lis Proust, mon cher !
« Camus, Denys d'Halicarnasse
« Et les « marxistes » me sont chers ! »
« Mais, sous les œuvres d'Hans Kikine
« Et autres Marx brothers, baba,
« J'aperçus un gai Courteline
« Et l'*Art de danser la Samba.*

Puis Stop vient chez moi tel un zèbre :
« Qu'emportez-vous comme bouquin ? »
— Ma foi, *les Oraisons funèbres,*
« *La Somme,* de Thomas d'Aquin,
« L'Annuaire du téléphone,
« Deux Bottins, un indicateur
« Et *les Souvenirs de Cambronne*
« Mis en condensé par l'auteur ! »



Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.